





LYCÉE CONDORCET

Distribution des Prix

Année scolaire 1883 - 1884

CLASSE DE

7<sup>e</sup> (N<sup>o</sup> 2)

L'Élève

Keim, Paul,

a obtenu le

2<sup>e</sup>

Prix

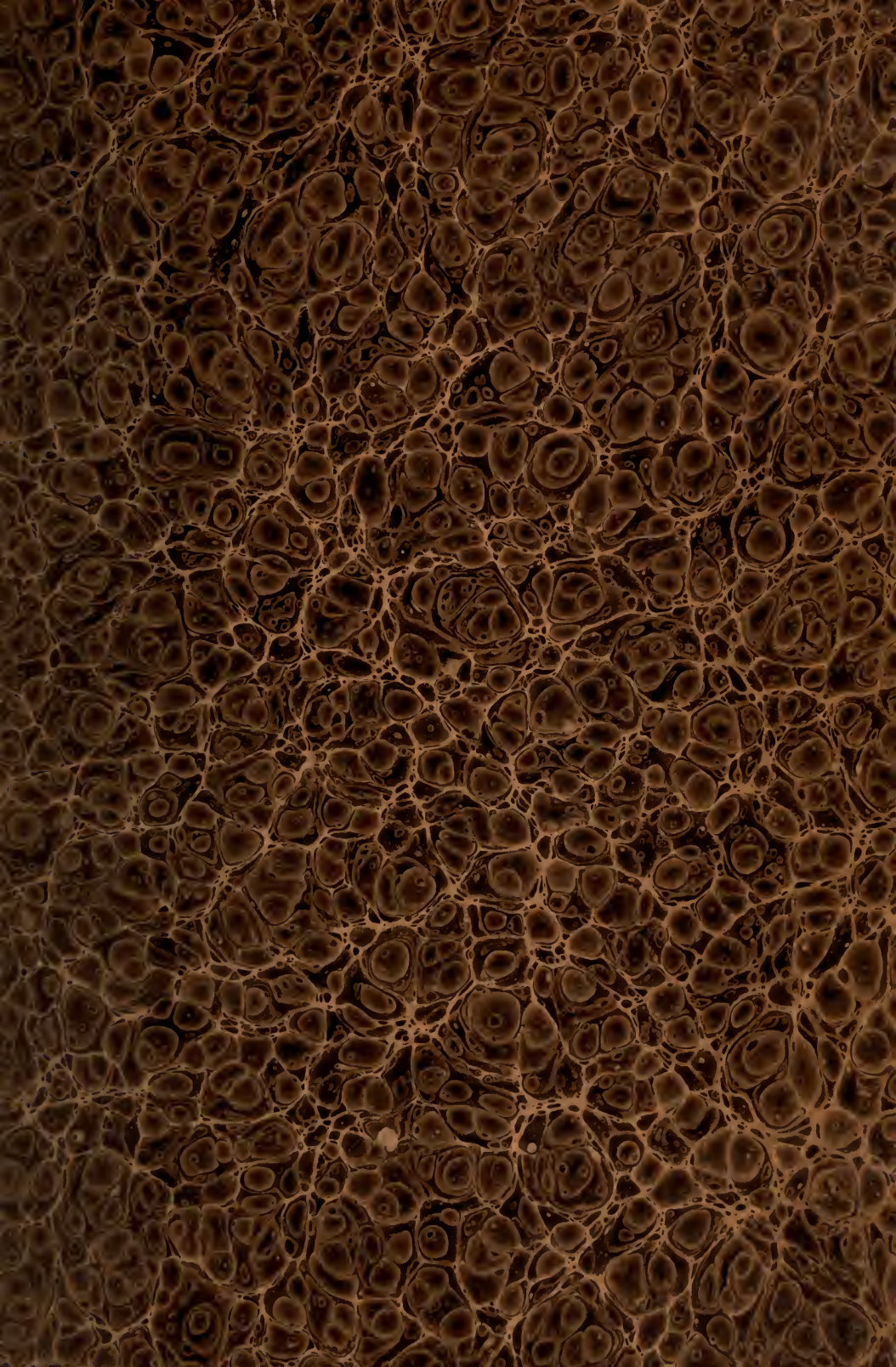
d'Excellence

Le Proviseur,



*Guiraud*





**SCHOENHOF'S**  
*Importers of Foreign Books*  
1280 Massachusetts Avenue  
CAMBRIDGE, MASS.

१८



4-









PREMIÈRE PARTIE



~~187~~  
~~187~~

Gustave Fortuné

LOUIS RATISBONNE

LA

COMÉDIE ENFANTINE

VIGNETTES

PAR FROMENT ET GOBERT

OUVRAGE

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—  
VINGTIÈME ÉDITION

CONTENANT LES DEUX SÉRIES COMPLÈTES



LIBRARY OF THE  
BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

BIBLIOTHÈQUE  
D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

J. HETZEL ET C<sup>IE</sup>, 18, RUE JACOB  
PARIS

—  
Tous droits de reproduction et de traduction réservés

421618  
6.4.44

PQ

2385

R45C6

LIBRARY OF THE  
UNIVERSITY OF TORONTO  
1911



## PRÉFACE

Nous n'apprendrons pas aux mères, à qui ce livre est adressé, sinon destiné, combien sont rares les ouvrages qui méritent de rester chers à la jeunesse et à l'enfance. Il n'est ni père, ni mère, en effet, qui, après avoir examiné un à un la longue série d'ouvrages insipides qui usurpent ce beau nom de Bibliothèque de l'enfance, ne se soit dit avec un véritable découragement, en les rejetant tous ou presque tous : « Eh quoi ! pas une page sortie du cœur dans tout cela ! Mais les gens qui écrivent n'ont donc ni femme ni enfants ? »

Cette lamentation, je l'ai retrouvée sur les lèvres de tous les parents attentifs, de tous ceux qui savent qu'il ne faut nourrir l'esprit de l'enfant, comme son corps, que du lait le plus pur, que des mets les plus sains, et qu'un

grain d'ivraie mêlé au bon grain suffit à empoisonner une moisson.

Je crois pouvoir dénoncer ici la raison de la stérilité de notre littérature en ce qui concerne les livres destinés à l'enfance. Il n'appartient à personne, pas même au génie, de se dire, en prenant une plume, de l'encre et du papier : « Ce papier va devenir un livre pour les enfants ; je vais, je veux écrire pour les enfants. » On peut à toute force, en se frappant le front, en faire jaillir une œuvre qui convienne à tous les âges, et écrire, de parti pris, un livre qui emporte l'approbation des hommes ; mais un livre digne de l'enfance, nul, à coup sûr, ne l'a jamais écrit, nul ne l'écrira jamais **EXPRÈS**, c'est-à-dire de propos prémédité.

Les quelques écrits qui peuvent être considérés comme les classiques de l'enfance sont des œuvres spontanées, des œuvres trouvées et non cherchées, écloses un beau jour dans un cœur épris des enfants, dans un esprit touché pour un moment d'une grâce particulière, dans une âme rendue, pour une heure peut-être, à l'ingénuité de ses premiers ans.

Un oiseau traversant l'azur laisse tomber de son bec, sur un rocher durci par le temps, une semence inconnue ; la pierre s'attendrit, une fleur apparaît : tels doivent être les livres qui conviennent à l'enfance : des fleurs inattendues, des fleurs qu'on n'a point semées.



Et c'est pourtant de ces livres, en quelque sorte involontaires, c'est de ces livres qu'on s'est, de tout temps, évertué à établir de véritables manufactures. Ce sont ces livres que des libraires, hommes de sens peut-être pour tout le reste, vont demander, que dis-je ? commander, non pas aux plus forts, ni aux meilleurs, ni aux plus délicats parmi les écrivains dont s'honore notre littérature, mais aux fruits secs de l'éducation, à des professeurs sans élèves, à des institutrices sans emploi, à des hommes de lettres avortés.

On ne saurait avoir trop d'humeur contre ces plumes mercenaires qui, n'ayant pas même le sentiment de la difficulté de l'entreprise qu'on leur confie, font métier d'écrire au courant de la plume et à la douzaine ces livres sans goût ni parfum, ces livres plats et sans relief, ces livres bêtes, je veux dire le mot, auxquels semble réservé le privilège immérité de parler les premiers à ce qu'il y a de plus fin, de plus subtil et de plus délicat au monde, à l'imagination et au cœur des enfants.

Je voudrais décourager ces malencontreux écrivains ; je voudrais bien leur faire comprendre que lorsqu'on écrit pour les petits enfants, la tâche n'est pas, comme ils semblent le croire, de se rapetisser, de s'abaisser, de descendre, mais bien au contraire, et je parle même pour les plus grands, de monter encore, de monter

aussi haut que puisse atteindre l'esprit humain, c'est-à-dire jusqu'à l'âme de l'enfant, jusqu'aux sphères supérieures qu'elle habite et qu'elle habitera tant que la science de la vie ne l'en aura pas fait descendre pour la clouer comme la nôtre ici-bas.

L'Académie donne des prix pour des livres de toute sorte, livres d'histoire, de philosophie ou de science : je voudrais qu'elle réservât tous les ans une de ses couronnes, et la plus riche, pour les livres heureux qui doivent charmer l'enfance ; je voudrais qu'elle signalât par des ovations extraordinaires le passage d'un de ces oiseaux rares : un livre vraiment aimable, à l'usage des petits enfants.

Je voudrais que ce fût un concert autour de ces livres innocents comme j'en ai entendu autour de livres qui ne l'étaient pas ; je voudrais enfin — est-ce trop demander ? — que la COMÉDIE ENFANTINE de M. Louis Ratisbonne, par exemple, eût cet honneur, malgré ses mérites particuliers, malgré son caractère original dont nous dirons un mot tout à l'heure, d'éveiller l'attention de la critique, comme le pourrait faire la venue au monde d'un vaudeville trop égrillard, ou d'un mélodrame trop terrible, ou d'un roman trop audacieux<sup>1</sup>.

1. On sait jusqu'à quel point le vœu exprimé ici a été exaucé. *La Comédie enfantine* a été couronnée par l'Académie française, et la bienveillance de la critique a été égale à l'empressement du public.

*La Comédie enfantine*, en effet, a, sans parler de ses autres qualités que l'auteur ne me laisserait pas louer selon mon gré à cette place, la première des grâces qu'on doive exiger dans les livres destinés aux enfants. C'est bien là un livre rencontré, un livre familier, un livre où ne se sentent ni l'apprêt, ni la recherche. L'auteur, évidemment, l'a écrit sans le vouloir, presque sans le savoir, et au jour le jour, sans songer surtout, et j'en sais quelque chose, au public nombreux qui l'attend.

Il faut que les enfants à qui ce livre, qui les peint si bien, sera donné, en prennent leur parti : *la Comédie enfantine* n'a pas été faite pour eux ; elle a été expressément écrite pour quatre charmantes et bonnes petites filles, qui ne se doutaient pas qu'on leur ravirait un jour, pour les imprimer, ces beaux petits contes, qui d'abord n'appartenaient qu'à elles.

Si un certain libraire de ma très-intime connaissance n'était pas entré un soir dans leur maison, comme un braconnier à l'entrée de la nuit dans un bois, jamais les jolies choses qui vont suivre n'auraient vu le jour.

— Eh quoi ! a dit, ce soir-là, le traducteur du Dante à l'éditeur du *Magasin des Enfants*, vous voulez pour de bon imprimer tout cela ? Mais vous n'y pensez pas ; songez donc qu'il est de ces contes qui sont faits pour une jeune personne de trois ans et demi. Laissez mes petites



histoires à mes filles; elles ont été faites pour elles, elles ne peuvent être bonnes que pour elles. N'est-ce pas, Louise, n'est-ce pas, Odette, n'est-ce pas, Madeleine et Marie, que vous voulez garder pour vous seules les contes et fables de votre papa?

— Mademoiselle, dit le libraire bien inspiré, à la petite Odette, voulez-vous me redire le dernier vers du joli conte que vous récitiez tout à l'heure, et qui s'appelle, je crois, *la Prière et l'Aumône*?

Mademoiselle Odette monta sur son tabouret et leva les yeux au plafond pour y chercher sa mémoire.

Elle y trouva le joli vers que voici :

Joindre les mains, c'est bien; mais les ouvrir, c'est mieux.

Qu'auriez-vous fait, lecteur, à la place de l'auteur de *la Comédie enfantine*? Auriez-vous donné un démenti à votre propre morale? — Non, sans doute.

Le congrès était tout formé (heureux congrès!). Le père consulta ses petites filles, qui se rendirent généreusement devant la promesse que de très-belles images seraient dessinées à côté des contes de leur papa, et qu'un exemplaire doré sur toutes les tranches serait donné à chacune d'elles aussitôt que le livre serait imprimé.

C'est à la suite de cette grave conférence que les petits contes qu'on va lire s'envolèrent de l'avenue de Saint-

Cloud, où ils étaient nés, pour se répandre dans Paris et autres lieux environnants.

Voici donc, ami lecteur, *la Comédie enfantine*.

Comédie ! c'est le vrai nom de ce livre. L'auteur aurait pu l'intituler : Fables et poésies enfantines. On y trouve, en effet, des poésies faites pour être comprises et apprises par l'enfance, et des fables proprement dites où l'on entend, suivant l'usage, parler les animaux et même les fleurs, fables d'une morale toujours claire, qui ne sont pas d'observation purement satirique comme maint apologue fameux écrit contre les grands et méchants enfants que nous sommes, et dont on charge au hasard la mémoire innocente du premier âge.

Mais le titre de *Comédie enfantine* exprime, mieux que tout autre, le caractère propre du plus grand nombre des pièces de ce recueil, sorte d'affabulations d'un genre tout nouveau, courts récits ou dialogues où l'auteur a mis en scène les mœurs, reproduit le parler de ces êtres instinctifs qu'on appelle des enfants, sans autre modèle que les enfants eux-mêmes, que la nature prise sur le fait.

Il a connu les trésors cachés de la naïveté enfantine ; il a surpris au passage et fixé simplement et familièrement dans ses vers tantôt la poésie, tantôt le comique de cette ingénuité enchanteresse.

Voilà à côté de la conclusion morale qui s'y trouve

toujours, l'attrait original qui a frappé l'éditeur de ce recueil que l'auteur hésitait à lui livrer, l'ayant écrit, disait-il, sans prétention au public, sous la dictée de ses quatre anges, au sourire de leur maman, d'une main de père plutôt que de poète.

P. J. STAHL.



## A MES ENFANTS

J'avais, — l'œuvre était hardie,  
Traduit tercets sur tercets,  
En un poème français  
La Divine Comédie.

Que faire ? une tragédie ?  
Déjà je la commençais,  
Mais en vain je m'efforçais :  
J'avais la tête engourdie.

Vous étiez là, mes enfants !  
Vous, ô poèmes vivants !  
Chanson, et la plus divine !

Et tout doucement séduit,  
Sur vos lèvres j'ai traduit  
La Comédie Enfantine



Maman; qu'est-ce donc que des fables ?

— Ce sont des contes raisonnables

Qu'on apprend aux petits enfants,

Et qui sont compris par les grands ;

Mais je m'en vais, moi, t'en apprendre

Que tu pourras dire et comprendre.





PREMIÈRE PARTIE



LIVRE PREMIER









LE MIROIR

X. A. v. B. Brendamour. Düsseldorf.



## PREMIÈRE PARTIE

---

### LIVRE PREMIER

---

## LE MIROIR

La petite Laura s'admirait dans la glace :

Sa mère dit : « Remets ce miroir à sa place.

— Je veux me voir! » répond l'enfant

En pleurant, criant, trépignant.

« Tu le veux? Eh bien! tiens, regarde ta grimace! »

Et Laura vit dans le miroir  
Une enfant en colère, épouvantable à voir!





---

II

## ÊTRE ET PARAÎTRE

Juché sur une table, Édouard s'écriait : « Père,

Vois, je suis grand, j'espère ! »

Quand il fut descendu, son père répondit :

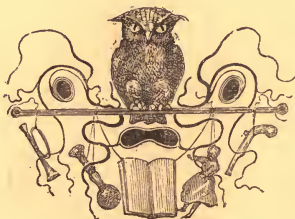
« Oui, tu paraissais grand, mais tu n'es que petit.

Il faut être,

Non paraître.

Retiens cela pour l'avenir :

Être grand si l'on peut, ne jamais se grandir. »



III

## NE LIS PAS TON JOURNAL

« Ne lis pas ton journal, papa, joue avec moi !

— Non, je n'ai pas le temps.

— Oh ! papa, je t'en prie ;

Cela m'amuse tant de jouer avec toi !

— Viens lire mon journal.

— Oh ! non, cela m'ennuie.

— Tu le vois donc, mon petit roi,  
Nous avons nos jouets, et vous avez les vôtres.  
On peut bien s'occuper de soi,  
Mais il ne faut jamais en tourmenter les autres. »





IV

L'AMUSEMENT MALHONNÊTE

« Maman, fais donc finir Prosper !

— Et qu'a-t-il fait ?

— Nous jouons au cheval, et moi cela m'amuse  
De fouetter, et Prosper ne veut pas.

— En effet,

Prosper est sans excuse.

Eh bien ! sois le cheval, et qu'il te fouette, lui !  
Cela ne te va point ? Alors cherche en ta tête  
Un jeu qui pour Prosper ne soit pas un ennui :  
Ce n'est qu'un égoïste ou bien un malhonnête  
Qui s'amuse aux dépens d'autrui. »



V

REGARDE-MOI

« Regarde-moi, maman, comme je saute vite!

Disait Emma.

— C'est bien, je vois; mais, ma petite,  
Je ne puis m'ébahir à chacun de tes pas.

— Maman, tu ne regardes pas!  
J'ai fait au moins vingt tours de corde à la minute! »

Au vingt-unième tour Emma fit la culbute,  
Et tomba rudement sur.... vous devinez quoi !

Il ne faut pas toujours crier : « Regardez-moi ! »





VI

LE COUCOU

Cou-cou! Cou-cou!

« Qu'est-ce donc qui déplaît dans le chant des coucous ?

Pour moi, je le trouve assez doux :

Je ne sais ce qu'on peut y trouver à redire ?

— Mon enfant, je vais te le dire :

Dans la voix du coucou ce qui cause l'ennui,  
C'est qu'il parle toujours de lui. »



---

VII

J'AI PENSÉ A TOI

« Ah! père, te voilà!

J'ai pensé bien à toi.

— Vraiment?

— Oui, bien vrai, père.

— Et qu'as-tu donc pensé, ma petite commère?

— Ah! j'ai pensé comme cela

Que tu m'apporterais une belle poupée.

— Eh bien! tu ne t'es pas trompée,

Je t'en apporte une avec moi.

Mais ce n'est pas à moi que tu pensais, ma mic,

C'était à toi ;

Car il faut en pensant aux autres qu'on s'oublie! »





## VIII

## LE COURAGE

Un jour Paul, en courant, donna contre une pierre.  
Il était maladroit, mais il fut courageux,  
Et, sans pousser un cri, recommença ses jeux  
    Pour ne pas effrayer sa mère.  
Il avait une bosse au front, mais il riait,  
Disant : « Je n'ai pas mal ! » à sa sœur qui criait.

Son père dit : « Bravo ! cette bosse à ton âge  
Ne t'enlaidira pas : c'est celle du courage ! »



## IX

## LE DIAMANT

« Oh ! le beau diamant ! et la vilaine pierre !  
— Non : c'est un diamant de même, et fort joli :  
Mais l'un est brut encor, l'autre est déjà poli.  
— Je veux être poli, » répondit petit Pierre.





X

## LE FRONT

Max se frottait le front : « Quel est ce blanchissage ?  
Lui demanda sa sœur. As-tu donc le front noir ?  
— J'étais un peu méchant ; maman pourrait le voir :  
C'est écrit sur mon front quand je ne suis pas sage. »

Et Max frotte encore davantage.

Il croit qu'en essuyant les marques s'en iront.



Pas du tout : son front devient rouge.  
Et sa mère en entrant dit, avant qu'il ne bouge :  
« Max vient d'être méchant : c'est écrit sur son front ! »



XI

DIEU VOIT TOUT

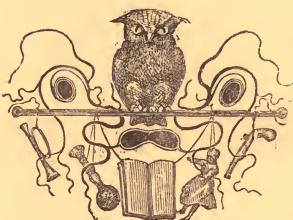
« Qui l'a marqué sur mon visage,  
Maman, que je n'étais pas sage ?

— C'est Dieu.

— Mais Dieu n'était pas là.

— Ah ! mon enfant, tu crois cela,  
Parce que tu n'as vu personne.

Jour, nuit, à toute heure qui sonne,  
Dieu, mon cher enfant, est partout ;  
Nul ne le voit, et lui voit tout. »



XII

DIEU FAIT TOUT.

« Comment est-ce que Dieu les a peintes, les fleurs ?

Où donc a-t-il pris des couleurs ?

— Voyant les terres toutes nues,

Dieu s'est mis à sourire, et les fleurs sont venues.

— C'est fort ! mais il a donc tout fait, ce grand bon Dieu ?

— Tout, mon enfant : la terre et l'eau, l'air et le feu,

Et toutes les choses connues.

— Et toi, mère, est-ce qu'il t'a faite aussi ?

— Qui ? moi ?

Sans doute : te voilà stupéfait, immobile !

— Ah ! cela devait être un peu bien difficile,  
De faire une maman aussi bonne que toi ! »





En outre les choses connues.

Enfin il y a aussi



L'ANGE GARDIEN

## XIII

## L'ANGE GARDIEN

« Quelle est donc cette voix, mère, qu'avec terreur  
J'entends parler souvent dans le fond de mon cœur ?  
Elle gronde tout bas quand je ne suis pas sage ;  
Elle me rend chagrin et rougit mon visage  
Lorsque personne ne me voit,  
Quand rien ne t'avertit, même ton petit doigt.

Mais lorsque je suis bon, cette voix m'encourage,  
Et doucement me dit : C'est bien !  
-- Mon enfant, c'est la voix de ton ange gardien !



---

XIV

LE GOURMAND

I

LE BABA

Entre ses trois enfants, un jour, un grand-papa,  
Le grand-papa Gâteau, partageait un baba.

« En veux-tu, Madeleine ?

— Oui, dit-elle, grand-père,

Un peu.

— Toi, Frédéric ?

— Oh ! moi, beaucoup, j'espère. »



Et Paul accourant au galop :

« Et moi, grand-père, j'en veux... trop ! »

Un peu, beaucoup et trop, les trois parts demandées

Sur-le-champ furent accordées.

Mais, bientôt après son régal

Le petit Paul criait : « Oh ! j'ai mal, oh ! j'ai mal. »

Et toute la journée il fut mélancolique.

Et l'on disait tout bas qu'il avait... la colique.

## II

## LA SOUPE

A la soupe toujours, Paul, c'était son défaut,

Faisait mille façons. C'était froid ou bien chaud ;

On avait trop rempli l'assiette ;

On avait mal mis sa serviette ;

Il avait mal au pied, à la gorge, à la tête ;

Il était trop bas ou trop haut ;

Il n'était pas bien sur sa chaise ;

Enfin la soupe était mauvaise,

Et d'ailleurs il n'avait pas faim :

Petit Paul n'aimait pas la soupe, c'est certain.

« Si vous voulez grandir, lui dit un jour sa bonne,

Il faut aimer, monsieur, tout ce que l'on vous donne.

— Eh bien, je le promets, ma bonne, tu verras...

Mais ne me donne plus ce que je n'aime pas ! »

## III

## ON NE DEMANDE RIEN A TABLE

« Maman, j'aurai du bœuf, n'est-ce pas ?

— Tu sais bier.

Que lorsqu'on demande, on n'a rien.

— Je ne demanderai plus rien, ma bonne mère !

— On ne met pas non plus sa main dans la salière ;  
Qu'as-tu besoin de sel ? Je ne puis deviner...  
— Maman, c'est pour le bœuf... que tu vas me donner. »

## IV

## LE CELLIER.

Un autre jour, — c'était dans l'arrière-saison,  
Paul, étant par hasard tout seul à la maison,  
Se dit : « Je m'en vais faire une bonne ripaille ! »  
Et le voilà sans bruit qui descend l'escalier,  
Et va comme un voleur dans le petit cellier  
Où l'on faisait sécher des pommes sur la paille.  
Il en mange une, et deux, et trois, et puis enfin :  
« Allons, dit-il, je n'ai plus faim ;  
Avant que l'on ne rentre il est temps que je sorte. »  
Hélas ! un coup de vent avait fermé la porte !

Pas de clef au dedans : Paul était enfermé ;

C'était ce qu'on appelle un châtement pommé !

« Maman ! papa ! ma bonne ! » Il crie, appelle, pleure ;

Mais tout le monde était sorti.

En vain ses cris ont retenti ,

Il resta prisonnier et pendant plus d'une heure

Dans le cellier devenu son cachot.

Il grelottait de peur, il avait froid et chaud,

Et les entrailles ravagées

Des pommes qu'il avait mangées.

Et la nuit descendait, et Paul ne voyait plus !

Il bat la porte, il crie encor : cris superflus !

Enfin, comme toujours, à cette voix plaintive,

La mère arrive !

Elle ouvre à son petit voleur,

Et lui dit : « Monsieur l'avaleur,

Vous avez le fruit de vos pommes.

N'oubliez pas cette leçon !

La gourmandise mène au vol les petits hommes,

Et le vol mène à la prison. »

## LES PILULES

Eh bien, Paul n'était pas encore corrigé ;

C'était un gourmand enragé.

Avec précaution il vit un jour sa mère

Puiser dans une boîte, et d'un air de mystère

Au fond de son armoire avec soin la glisser.

Petit Paul se mit à penser :

« C'est bien étrange !

Je voudrais bien savoir ce que ma mère mange. »

Et sa mère sortie, il se dit : « Je vais voir. »

Il ouvre aussitôt le tiroir,

Puis la boîte : « Oh ! oh ! oh ! les ravissantes bulles,

C'est comme de l'argent : quels bonbons sont-ce là ? »

Il en prit deux qu'il avala :

Malheureux ! c'étaient des pilules !



L'aventure le corrigea.

Il sentit qu'ici-bas tout n'est pas friandise.

La pilule qui le purgea,

Le purgea de la gourmandise.

## VI

## CONCLUSION

« Papa, raconte-moi l'histoire du gourmand !

— Eh quoi ! tu n'en as pas de honte ?

Mais n'es-tu pas toi-même un gourmand ? Et comment

Peux-tu t'amuser à ce conte ?

— Ça parle de gâteaux et de pommes, et moi

Je les aime, voilà pourquoi. »

C'est ainsi que la comédie

Ou la fable, hélas, remédie

A la corruption des mœurs,  
Et sert, petits et grands, à nous rendre meilleurs !







LES LUNETTES

XV

LES LUNETTES

Jules s'ennuyait bien,

Car il ne savait rien,

Pas même lire !

Un jour qu'il était seul et ne pouvait pas rire,

Il se dit : « Voyons donc, je m'en vais voir un peu,

Puisque je ne sais pas quoi faire,

La belle histoire que grand'mère  
 Disait hier dans le livre bleu. »  
 Il va donc chercher dans l'armoire  
 Le livre, et puis l'ouvre tout grand,  
 Mais, bernique ! où donc est l'histoire ?  
 Il ne voit rien que noir et blanc.

« Ah ! je sais, sur mes yeux je n'ai pas mis de verre,  
 Comme grand'mère :

Voilà pourquoi je ne puis voir. »

Et de sa grand'maman il cherche les lunettes,

Les frotte, pour les rendre nettes,  
 Avec le coin de son mouchoir,  
 Regarde encor, change de page ;  
 Mais d'histoire, pas davantage !

Sa mère entre et-lui dit : « Grand'mère a mal aux yeux ;  
 Toi, mon enfant, ton mal, c'est d'être paresseux.

Il faut apprendre à lire et tu verras l'histoire  
 Sans lunettes, tu peux me croire,  
 Rien qu'avec tes yeux bleus. »





## XVI

## LA MÉDECINE

Odette un jour était malade.  
Il fallait pour guérir, disait le médecin,  
Prendre une ou deux cuillers de l'huile de ricin.  
Odette ne voulait que de la limonade.  
Sa mère (elle adorait sa mère cependant),  
Avait beau la prier, tout était inutile :  
« Voyons, ma chère enfant, ne sois pas indocile ;

Je vais te la donner moi-même, en y goûtant.

— Je ne veux pas !

— Après, on mange une pastille.

— Tu m'en donneras deux ?

— Eh bien ! oui, bois !

— Ouais !

Je ne veux pas, c'est trop mauvais !

— Je t'en supplie, allons, du courage, ma fille !

Bois ! et je m'en irai t'acheter de ce pas...

— Quoi donc ?

— Une poupée !

— Oui, mais je la veux belle,

Avec un trousseau fait pour elle !

— Eh bien, tu l'auras, bois !

— Ouais, je ne veux pas !

— Ah ! malheureuse enfant, c'est vouloir que je meure,

Puisque tu ne veux pas guérir !

A quel moyen donc recourir ? »

Et, se tordant les mains, la pauvre mère pleure.

Odette se décide, elle prend le ricin,

Et sur la place

L'avale d'un seul trait, sans faire une grimace.

Sa mère tendrement la presse sur son sein :

« C'est très-bien! Je t'aimais : tu m'es deux fois plus chère!

Tu le vois, mon amour, ce n'est pas si mauvais!

— Oh si, c'est bien mauvais, maman, mais tu pleurais! »

Une larme qu'on voit dans les yeux de sa mère,

Toute amertume est moins amère!



---



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
LIBRARY

## XVII

## LE POULET ET LE RENARD

Un imprudent petit poulet,  
Désobéissant à sa mère,  
Loin du poulailler s'en allait.  
A sa mère il ne songeait guère;  
Elle pourtant se désolait.  
« Ah! si le renard, pensait-elle,

Ou quelque autre bête cruelle  
Le rencontre, hélas ! il mourra. »

Or le renard le rencontra.

« Monsieur Poulet, c'est une joie

Pour moi de vous trouver ici.

Quel heureux hasard vous envoie ?

— Il faisait beau, je suis sorti

Malgré ma mère qui s'entête,

Toujours pour des peurs sans raison,

A me garder à la maison !

Mais moi, j'aime agir à ma tête.

— Et vous avez bien fait de braver le danger...

Je n'aurais aujourd'hui, sans vous, rien à manger ! »

Et se jetant sur la volaille

Qui piaille,

Il la dévore en un moment.

La désobéissance avait son châtiment.









LE RAISIN GATÉ

XVIII

LE RAISIN GATÉ

« Pourquoi ne puis-je pas jouer avec Maurice ?

— Maurice est un enfant gâté, rempli de vice,

Et qui te gâterait.

— Comment, dit Paul, pourquoi ?

Je ne comprends pas bien.

— Tu comprendras : suis-moi ! »

Et la mère descend avec Paul qui murmure  
Dans le meilleur endroit du jardin, le verger.  
Sur la treille en festons courait la vigne mûre,  
Et les raisins pendaient, excellents à manger.  
« Oh! maman, cria Paul, que ces grappes sont belles!  
Regarde, en voilà deux comme des sœurs jumelles,  
L'une touchant à l'autre, et d'égaie grosseur;  
Mais l'une par la pluie et le vent est flétrie,  
Et je crois qu'il est temps que l'on cueille sa sœur,  
Car elle était si près de la grappe pourrie  
Qu'elle-même déjà moisit de ce côté.  
— Eh bien, mon fils, tu vois comment l'on est gâté  
Par la mauvaise compagnie! »



## XIX

## LA BONNE COMPAGNIE

« L'orgueilleux dahlia, disais-tu, ne sent rien.  
Viens sentir celui-là.

— Certe, il sent quelque chose :

Il a grandi longtemps auprès de cette rose :

Le parfum de la rose est devenu le sien. »







XX

## LES DEUX PARTS

« Il est temps de goûter. Viens chercher ton pain, Pierre!  
Tu pourras le manger au jardin.

— Bonne mère,

J'en voudrais avoir deux morceaux :

Une tranche pour moi, l'autre pour les oiseaux.

— Soit, voilà deux morceaux ! Et maintenant, en route !

Petit Pierre s'en va joyeux,  
Et dans chaque main une croûte.  
Au bout d'une minute ou deux  
L'une de ses mains était vide.

« Quoi ! tu n'as déjà plus ta part, ô bouche avide !  
— Si, maman, ce morceau, c'est le mien : vrai, vraiment ! »  
Et pour marquer son droit, il y porte la dent.

« Le bon apôtre !

Tu viens donc aux oiseaux de distribuer l'autre ? »

Pierre prit un air affligé :

« L'autre... l'autre... je l'ai mangé.

— Rends-leur donc celui-ci, lui répliqua sa mère,  
Pour remplacer celui que tu leur as ravi.  
Vouloir donner n'est pas assez, mon petit Pierre. »  
Petit Pierre obéit, mais sans être ravi.



---

XXI

## COMMENT ON JOUE

### AVEC LES FLEURS

Avec la main ce que l'on cueille  
Se flétrit, se brise ou s'effeuille;  
Il faut, si l'on veut être heureux,  
Prendre les fleurs avec les yeux.

Un jour deux beaux enfants dans un jardin superbe,  
En se donnant le bras tout doucement marchaient;

Ils allaient sur le sable et ne foulaient pas l'herbe,  
Et, sans les arracher, sur les fleurs se penchaient.  
Leur mère s'étonnait de les voir si tranquilles,  
Et sans toucher à rien cheminer pas à pas.

« Eh bien ! mes chers enfants, vous semblez immobiles,  
Leur dit-elle ; pourquoi ne jouez-vous donc pas ?  
Tu ne fais rien, Marie ? Alfred, tu te reposes ?  
— Si, nous nous amusons, ma petite maman !  
Dit Alfred ; nous jouons... à regarder les roses. »

La mère répondit : « Ah ! c'est un jeu charmant. »



XXII

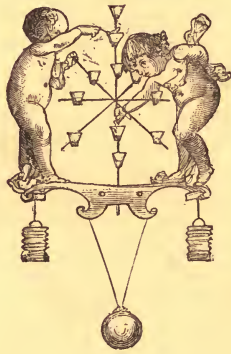
LA LECTURE

DANS LES ÉTOILES

« Allons, il faut rentrer bien vite, petit Pierre ;  
Tu vas te refroidir, assis sur cette pierre.  
Le jardin est humide à cette heure : il est tard.  
Que fais-tu ? Dans le ciel que cherche ton regard ?  
On ne voit plus : la nuit étend ses sombres toiles.

— Tu disais l'autre jour que partout, en tout lieu,  
On peut voir clairement écrit le nom de Dieu ;  
Et je cherche son nom écrit dans les étoiles.

— Il est là, cher enfant, le nom du Créateur ;  
Mais il faut lire avec le cœur. »





XXIII

## LE CHARME

« Comment se fait-il, ma voisine,  
Disait à la Rose un Melon,  
Tandis qu'on vous ouvre au salon,  
Que l'on me porte à la cuisine ?  
Mon corps n'est pas aérien,  
Mais il est bon à quelque chose.

Je sers, vous ne servez à rien.

— Je charme, » répondit la Rose.

L'un et l'autre, le fruit et la fleur, ont raison,  
La fleur d'être charmante et le fruit d'être bon  
Être aimable, charmer, ce n'est pas si facile.  
Quand on se fait aimer on n'est pas inutile.







LA PRIERE ET L'AUMONE

## XXIV

## LA PRIÈRE DE L'AUMONE

Jean et Robert allaient à la messe un dimanche.  
Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blanche,  
Et s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras dessous,  
Causant de ce qu'on peut s'acheter pour dix sous,  
Juste au seuil de l'église un pauvre les arrête :  
« La charité, j'ai faim ! » Jean, détournant la tête,

Lui répondit : « Si je n'avais  
Qu'un sou, je vous le donnerais,  
Je n'ai pas de monnaie aujourd'hui, mon brave homme.  
— Moi non plus, dit Robert, mais j'ai toute une somme.  
Prenez-la, voici de l'argent. »  
Et dans la main de l'indigent  
Il met ses beaux dix sous, la pièce tout entière.  
Il entra dans l'église alors avec son frère,  
Et tous les deux priaient très-bien dans le saint lieu;  
Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu.

Car il ne suffit pas de prier dans un livre :  
Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheureux,  
Et leur donner l'argent quand on n'a pas le cuivre.  
Joindre les mains, c'est bien; mais les ouvrir, c'est mieux.





XXV

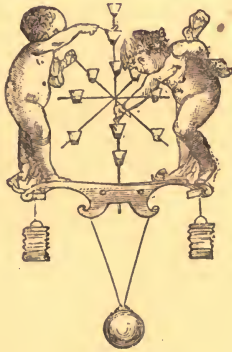
## UN GATEAU BIEN PLACÉ

Alfred avait été bien sage,  
Et pour l'encourager à l'être davantage,  
On l'avait conduit chez Félix,  
Le pâtissier phénix !  
Il avait déjà pris le plus grand des gâteaux,  
Quand, s'approchant de la croisée,

Il vit deux beaux enfants, mais la mine épuisée,  
Regarder tristement à travers les carreaux.  
« Est-il heureux ! disait le plus grand. Quelle vie !  
Des gâteaux ! c'est à faire envie.  
Hélas ! bien souvent quand j'ai faim,  
Moi, je n'ai pas même du pain !  
Et quant à des gâteaux, ce que c'est, je l'ignore ;  
Mais c'est bien bon, à voir l'air dont on les dévore :  
On n'en laisse pas de morceaux.  
Les aimes-tu, toi, les gâteaux ?  
— Ah ! je crois bien que je les aime,  
Dit l'autre, surtout à la crème.  
Mais je n'en parle qu'au juger :  
Je n'en ai jamais pu manger.  
Une fois pourtant dans la rue,  
C'était après une revue,  
Un jour... non... c'est-à-dire un soir,  
J'ai presque manqué d'en avoir ! »

En entendant ainsi causer ces pauvres diables,  
Si vous avez le cœur et les mains charitables,  
A la place d'Alfred, enfants, qu'auriez-vous fait ?

Il écouta mélancolique,  
Son gâteau dans les mains, sortit de la boutique  
Et dit aux deux enfants tout ému de pitié :  
« Prenez, je vous le donne! à chacun la moitié! »





XXVI

## LA MAUVAISE HONTE

Un malheureux tendait la main.

Pour lui donner un sou Jacques de lui s'approche,

Mais voilà tout à coup qu'il s'arrête en chemin

Et remet le sou dans sa poche.

« Qui te retient? lui dit son père. A l'indigent

Pourquoi faire faux bond et garder ton argent?

— C'est qu'on me regardait; cela me gênait, père.  
— Et tu n'es pas gêné de paraître sans cœur,  
En passant insensible à côté du malheur,  
Et de lui refuser l'aumône qu'il espère!  
L'étalage du bien fait un vilain étal.  
Mais rougir d'être bon, ah ! c'est un tort égal,  
Et qui rougit du bien s'enhardit pour le mal. »





XXVII

LE CRAPAUD

« Viens vite, Pierre, viens voir :

Un affreux crapaud, tout noir,

Disait Paul à petit Pierre.

Nous allons le tuer, ça va nous amuser. »

Et Paul prend un bâton, et son frère une pierre :

Ils courent au crapaud pour le martyriser.

Un âne, en ce moment, traînant une charrette,  
Allait mettre le pied sur le corps de la bête ;  
Il s'arrête,  
Et s'en va de côté, pour ne pas l'écraser.

Paul alors dit à petit Pierre,  
Qui laisse tomber ses cailloux :  
« Ah ! qu'allions-nous faire, mon frère !  
Un âne est moins méchant que nous. »

*Tiré de la Légende des Siècles.*



## XXVIII

## L'AGNEAU ET LE LOUP

Un agneau propre et blanc buvait dans un ruisseau.

Le loup vient et lui dit : « Tu m'as sali cette eau ;

Il faut que je te mange. »

Le mouton répondit, avec une voix d'ange :

« Grâce, monsieur le Loup, ne soyez pas méchant !

Je vais boire plus loin. » Le Loup se rapprochant :

LA COMÉDIE ENFANTINE.

« Moi, méchant! je suis donc un méchant, à t'en croire ?

Je t'aurais pardonné de boire,

Mais cette injure veut du sang.

Tu vas mourir : je te dévore ! »

Une voix dans l'instant s'écria : « Pas encore ! »

Et c'était un chasseur, qui près de là passant,

Voyant l'abominable bête

Courir sur l'agneau frémissant,

Lui décharge d'un coup son fusil dans la tête.

L'agneau joyeux se sauve, et paf! le loup est mort.

Les agneaux ont raison : les loups ont toujours tort.



XXIX

LA FOURMI ET LA CIGALE

La cigale ayant grand'faim,  
A la fourmi, sa voisine,  
Son amie et sa cousine,  
Demandait un peu de grain.  
« Je vous le rendrai, ma belle,  
Quand je le pourrai, dit-elle,

Et surtout, foi d'animal,  
Vous aimerai très-fidèle.  
Aimer, c'est le principal. »  
Sur-le-champ la fourmi donne  
Tout ce qu'elle a rassemblé  
Pour l'hiver et pour l'automne :  
Des miettes, des vers, du blé.  
« Mangez, dit-elle, à votre aise ;  
Mais que faisiez-vous l'été ?  
— Je chantais, ne vous déplaie,  
Je dansais, ayant chanté. »  
La fourmi répond : « Ma chère,  
C'est fort bien ; mais en chantant  
Vous avez fait maigre chère :  
Travaillez donc maintenant ! »





---

XXX

## L'ÉCOLIER ET LE VER A SOIE

« Heureux le papillon qui libre dans l'air vole!  
Disait un écolier ennuyé de l'école.  
Sans trêve et sans repos, travailler, travailler !  
Voilà mon sort à moi, malheureux prisonnier ! »

Et s'adressant au ver a soie :

« Comment peux-tu filer toi-même ta prison ? »

L'insecte répondit: « J'y travaille avec joie;  
Car j'en sors papillon. » ·



XXXI

## LE PAPILLON

« Ah ! le joli papillon,  
Rose, azur et vermillon !

Disait le jeune Arthur ; il faut que je le happe. »  
Il court après, le manque, et puis enfin l'attrape.  
Il s'écriait déjà : Victoire ! quand il voit  
Le papillon mort sur son doigt.

Alors il pleure et se désole,  
Et son père en vain le console.

Bonheur était le nom

Du joli papillon.

On court après : il vole ;

On court encor plus fort...

On le touche... il est mort!



XXXII

## L'OMELETTE SOUFFLÉE

A la fin du dîner on servit un beau jour  
Sur une énorme assiette une omelette énorme.  
Victor rougit de joie : « Oh ! dit-il, quel tambour !  
C'est pour empêcher qu'on ne dorme. »

Et des yeux par avance il en mangeait la forme.

Puis, ô bonheur pour le gourmand !

Il en eut un morceau plus grand

Que sa ration ordinaire ;

Mais à peine il prend sa cuillère,

Avant d'y goûter seulement,

Il voit miraculeusement

La prodigieuse omelette

Diminuer sur son assiette ;

Elle tombe, elle s'aplatit,

Le gros morceau devient petit.

Alors il se met en colère,

Jette avec dépit sa cuillère,

Et le voilà croisant les bras,

Qui boude à l'omelette et qui ne mange pas.

« Qu'as-tu donc, mon ami ? lui dit sa bonne aïeule ;

N'es-tu pas satisfait de ce qu'on t'a donné ? »

Victor répondit consterné :

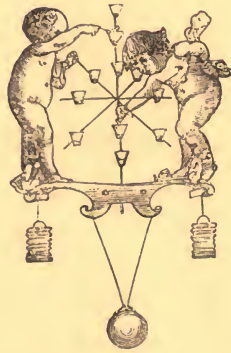
« Elle se mange toute seule !

— Mon enfant, l'apparence est trompeuse souvent ;

Tu ne connaissais pas l'omelette soufflée :



Souvent on dit : C'est grand ! quand la chose est enflée :  
La chose se dégonfle et ce n'est que du vent. »









LE PATER.

XXXIII

## LE PATER

« On ne s'arrête pas en disant sa prière ;  
Voyons ! ne reste pas cette fois en arrière ;  
Recommence avec moi le *Pater*, et dis bien :  
Donne-nous !

— Donne-nous....

— Le pain quotidien.

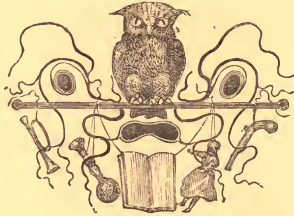
— Le pain....

— Eh bien ! encor ! pourquoi donc cette pause ?

Et pourquoi marmotter tout bas  
De ces mots que je n'entends pas ?

— Chère maman, voici la chose :

Je priais le bon Dieu, car le pain, c'est bien sec,  
De nous donner toujours un peu de beurre avec. »





XXXIV

LE MARMOT A L'ÉGLISE

En silence l'on se pressait  
Dans la cathédrale profonde.  
L'église était pleine de monde,  
Et l'orgue seul retentissait.  
« Regarde donc, ma bonne Lise,  
Le gendarme ! dit un marmot....

Sa grande canne!

— Pas un mot!

On ne parle pas à l'église.

— Eh bien, je ne dirai plus rien. »

L'enfant, fidèle à sa promesse,

Ne souffle mot pendant la messe

Et tout le temps se tient très-bien.

Le prédicateur monte en chaire.

Alors le désignant : « Holà,

Ma bonne, il parle, celui-là,

Dit l'innocent, fais-le donc taire!

— Celui-là seul dans le saint lieu,

Dit la bonne, peut à son aise

Parler sans que cela déplaie,

Parce qu'il parle au nom de Dieu! »



XXXV

## LE SYCOPHANTE

« Tu prends de ce raisin ! Oh ! tu sais que maman  
T'avait bien défendu d'en cueillir... Donne-m'en!...  
Tu ne veux pas ? eh bien, je m'en vais tout lui dire.  
. . . . .  
Maman, tu ne sais pas ce que mon frère a fait ?  
Deux raisins il a pris et mangés tout à fait.

— Désobéir, c'est mal ; mais rapporter, c'est pire.  
 Je t'en veux pour cela plus qu'à ton frère aîné.  
 --- Ah ! je n'aurais rien dit, s'il m'en avait donné !  
 — Va, je m'en doute bien, et c'est ce qui me fâche.  
 On corrompt aisément tout lâche délateur.  
 Pourtant, écoute-moi, mon petit rapporteur :  
 Je te vois trop naïf encor pour être un lâche,  
 Je te pardonnerai, du moins pour cette fois ;  
 Mais apprends de quel nom on nommait autrefois,  
 Dans un certain pays qu'on appelle la Grèce,  
 De misérables gens, hélas ! de ton espèce,  
 Qui, pour tout rapporter, écoutaient en tout lieu  
 Collés contre les murs, les portes et les fentes :  
 On les nommait d'un nom affreux : des sycophantes !  
 — Co...sy...phante ! Ah ! mon Dieu ! »



XXXVI

DUO DU JOUR DE L'AN

DE DEUX PETITS ENFANTS

« Pourquoi donc bâilles-tu ?

— J'apprends un compliment.

— C'est donc bien ennuyeux ?

— Ça m'endort seulement.

— Pour qui ce compliment ?

— Eh mais, pour notre tante.

On me l'a fait en vers, pour qu'elle soit contente.

— Qu'est-ce que c'est, des vers ?

— Tu n'y comprendrais rien.

— Explique-le toujours.

— Des vers, c'est, vois-tu bien,

Des mots qu'on dit exprès ; tu sais comment on cause :

On parle simplement. Des vers, c'est autre chose.

C'est ronflant, c'est pompeux, c'est chantant, c'est profond,

Les gens qui font des vers trouvent beaux ceux qu'ils font.

— Dis-moi les tiens.

— Tu veux que je te les dévide ?

— Oui, voyons si c'est bien stupide !

— De notre amour et de nos vœux,

Chère tante, reçois l'hommage ;

Ce sont les vœux du tout jeune âge,

Ils portent bonheur avec eux.

Que Dieu te fasse une couronne

De tes vertus, de tes bienfaits !

Qu'il exauce tous tes souhaits,

Et que sa grâce t'entourne !...



— Ta, ta, ta, ta, ce sont des phrases, voilà tout.

On n'arrive jamais au bout.

On dit : Chère tante, je t'aime.

Je ne sais pas de vers ; pourtant, je n'ai pas peur ;

Car je puis t'embrasser tout seul, et de moi-même

Par cœur ! »





LIVRE SECOND



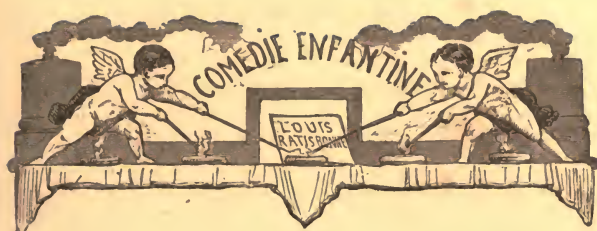




C'EST A MOI

X.A. v. R. Brezémeur.





## LIVRE SECOND

---

### C'EST A MOI

Deux sœurs se disputaient une belle poupée :

« C'est la mienne!

— Du tout, te dis-je, elle est à moi!

Tu sais bien que la tienne a la tête coupée. »

Et chacune tirait à soi.

Qu'arriva-t-il ? Hélas ! au bout d'une minute,  
Cette belle poupée, objet de leur dispute,  
Était arrachée en morceaux ;  
Le son coulait à flots de son corps en lambeaux,  
Et comme chacune s'entête,  
Aux mains de toutes deux un morceau demeurant,  
L'une eut les pieds, l'autre la tête,  
Et voilà mes enfants pleurant.

A qui la poupée était-elle ?  
Je ne sais pas, mais je sais bien  
Ce que sur le mien et le tien  
Avait rapporté la querelle.  
Au lieu de *c'est à moi*, dites donc *c'est à nous* ;  
Enfants, c'est plus utile, et surtout c'est plus doux.



## II

## LE DÉMENTI

Just et Jean se battaient. Au milieu de la lutte,

Le père intervenant s'enquit de la dispute.

« Je vais tout t'expliquer, papa.

— Ça n'est pas vrai,

C'est un mensonge insigne! »

Le père dit : « Tous deux je vous écouterai.

Mais déjà ce n'est pas de douceur un bon signe,  
Quand on s'est entre-querellé,  
De démentir son frère... avant qu'il ait parlé ! »



## III

## DEVENIR GRAND

Un père à ses enfants parlait de l'avenir :

« Dites-moi ce qu'un jour vous voulez devenir.

Voyons, toi d'abord, Charle! » Or Charle était un brave,

Et, brandissant en l'air son grand sabre de bois :

« Je deviendrai soldat, cria-t-il, et zouave ! »

Albert, qui conduisait deux chaises à la fois :

« Je deviendrai cocher, dit-il d'une voix grave  
— Et toi, mon petit Paul? » Petit Paul accourant :  
« Ça m'est égal, pourvu que je devienne grand !  
— C'est fort bien parlé, dit le père ;  
Tu deviendras grand, je l'espère. »  
Les deux frères riaient, mais le père reprit :  
« Oui, beau cocher, et toi, mon sergent de bataille,  
Il faut, quelque avenir que le destin vous taille,  
Vouloir devenir grand, non pas grand par la taille,  
Mais par le cœur et par l'esprit. »









LE TUTEUR.

## IV

## LE TUTEUR

« Délivre-moi, disait une rose trémière

A sa petite jardinière,

De cette perche auprès de moi,

Qui me gêne et me nuit, qui m'étouffe et me blesse !

— Je te l'ai mise exprès pour garder ta faiblesse.

— Me garder, vraiment ! et de quoi ?

Je me tiens toute seule en parfait équilibre ;

Je suis grande et veux être libre ! »

La jardinière enleva le tuteur.

Arrive un coup de vent : il emporte la fleur.

Songez-y, mes enfants, s'il vous prenait l'envie

D'échapper à la main qui fait votre soutien,

C'est un bien grand malheur pour l'enfance — et la vie,

Que de n'être tenu par rien.



V

## LE PAON

L'aigrette au vent, la queue ouverte en éventail,  
Un paon se pavanait.

« Trouves-tu mon plumage

Assez étincelant, d'un assez beau travail ?

Disait-il au moineau qui volait dans sa cage.

— Le colibri te vaut!

— A m'admirer pourtant

On reste plus d'une heure, on y vient d'une lieue.  
— Tu gonfles trop le cou quand tu lèves la bueue.  
On t'admire d'abord, on se moque en partant.  
Et lorsqu'à regarder quelquefois on s'attarde,  
Ne crois pas que ce soit l'effet de ces rubis  
Dont le ciel et ta mère ont brodé tes habits :  
C'est ton sot orgueil qu'on regarde! »

Le moineau qui parlait était un moineau franc.

Les petits paons faisant la roue aux Tuileries  
Ne seront admirés qu'avec des moqueries,  
Malgré leur beau plumage et leur front rose et blanc.





## VI

## LES ÉPIS VIDES

Les épis chuchotaient ondoyant dans la plaine.  
Les épis droits, levant une tête hautaine,  
Insultaient aux épis vers la terre couchés.  
Ceux-ci leur répondaient : « Allez, soyez superbes ;  
Mais lorsque l'on fera la dépouille des gerbes,  
Alors, vides épis, vous sèrez arrachés,

Jetés aux quatre vents comme une paille vaine;  
Et l'on prendra le grain dont notre tête est pleine,  
Et qui nous fait tenir penchés. »

Ne portons pas trop haut la tête :  
La modestie est ce qu'il faut.  
Lorsque le crâne est vide et bête,  
Il est léger à porter haut.



## VII

## LA POULE HUPPÉE

Le beau n'est pas toujours tout ce qui nous ressemble.

Sous leur treillis d'osier coqs et poules ensemble .  
Faisaient leur paria d'un malheureux poulet  
Qui restait à l'écart tout triste et tout seulet.  
Sa tête, il faut le dire, était d'étrange forme ;  
Sur son front se mouvait une excroissance énorme

Et chacun s'en moquait et lui faisait affront.  
Une poule disait : « Qu'a-t-il donc sur le front ?  
Un artichaut, un crêpe, un plumet, une brosse ?  
— Ki ki ri ki, riait un coq, c'est une bosse. »

Un marchand des quatre saisons

Ouvrit la cage des oisons.

Ce n'est plus le temps où l'on raille !

Il vendit à vil prix toute cette volaille,  
Qui fut mise à la broche avec le cou tordu.

Un seul, ô sort inattendu !

Un seul est sauvé du carnage,

Et c'était le poulet, paria de la cage,

Dont le mérite est reconnu.

Ah ! la gent des oisons sur lui s'est bien trompée.

On le garde avec soin, on l'envoie à la cour,

Je veux dire à la basse-cour.

On l'apprécie ; il vit d'excellente lippée :

C'était une poule huppée !



## VII

## LA CAILLE ET LA FAUVETTE

Tout un long jour durant l'été  
La caillette avait cailleté,  
Quand, avisant une fauvette  
Qui se cachait, triste et muette,  
Dans les branches d'un marronnier :  
« Avez-vous un chat au gosier,

Madame la silencieuse ?  
On vous disait mélodieuse,  
Un son de voix pur et touchant,  
Une maîtresse en l'art du chant !  
Votre veine est-elle épuisée,  
Et votre voix déjà brisée ?  
J'ai chanté tout le long du jour,  
C'est maintenant à votre tour.  
Ou faut-il que je recommence  
Un petit air, une romance ?  
Car je puis, moi, sans m'arrêter,  
Chanter, chanter, chanter, chanter.  
Avant que je devienne lasse,  
Mes auditeurs demandent grâce,  
Fatigués longtemps avant moi. »  
La fauvette dit : « Je vous croi,  
Car vous êtes une caillette ;  
Mais pourriez-vous rester muette ? »



## IX

## LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE

Quand Flore, la reine des fleurs,  
Eut fait naître la violette  
Avec de charmantes couleurs,  
Les plus tendres de sa palette,  
Avec le corps d'un papillon  
Et ce délicieux arôme



Qui la trahit dans le sillon :

« Enfant de mon chaste royaume,

Quel don puis-je encore attacher,

Dit Flore, à ta grâce céleste?

— Donnez-moi, dit la fleur modeste,

Un peu d'herbe pour me cacher ! »



X

## LE LIÈVRE

Un lièvre en son terrier rentrait grave et farouche,  
Ainsi qu'un Don Quichotte, une entaille à la bouche ;  
Et son museau sanglant semblait crier à tous :  
Admirez un héros qui revient parmi vous !

« Tu saignes, mon neveu ! lui crie un maître lièvre.  
Que s'est-il donc passé ? tu saignes à la lèvre.

— Il s'est passé, dit-il, que je me suis battu.  
Ah ! l'affaire était chaude ! à la fin j'ai vaincu. »  
Toute la troupe alors d'une voix se récrie :  
« Battu ! tu t'es battu ! Contre qui, je te prie ?  
Contre un mâtin peut-être ? — Oui, c'était, mes amis,  
Une gigantesque souris ! »

Imité de l'allemand de Pfeffel.



XI

## LA ROSE JAUNE

Rose blanche venait d'éclore :  
« O ma mère, dit-elle à Flore,  
Quel bel incarnat a ma sœur ! »  
Flore lui dit avec douceur :  
« N'as-tu pas ta magnificence,  
Toi, blanche comme l'innocence?...

Ne jalouse pas la fraîcheur,  
Sois contente de ta blancheur. »  
Mais par quelle parole amie  
S'apaise un cœur brûlé d'envie ?  
La rose blanche murmura.  
« Tu boudes ? Eh bien, dit Flora,  
Soufflant sur la rose chagrine,  
Au lieu de ta robe d'hermine  
Prends celle qui te va le mieux ;  
Prends la couleur de l'envieux,  
Jaloux de tout ce que l'on prône. »

Ainsi naquit la rose jaune.

Imité de Pfeffel.



## XII

## LE CRAPAUD

## ET LE VER LUISANT

Paisiblement sur l'herbe sombre  
Un petit ver blanc reposait.  
Modeste, se cachant dans l'ombre,  
Sans le savoir il reluisait.

Le vil crapaud sort de sa cave,  
Tout verdâtre, tout limoneux ;

Et l'envieux crache sa haine  
Contre le beau ver lumineux.

« Mon Dieu! que t'ai-je fait? s'écrie  
Le pauvre ver tout éperdu.  
D'où te vient donc tant de furie?  
— Eh! dit-il, pourquoi brilles-tu? »

Imité de Pfeffel.





## XIII

## LE SERPENT

Un horrible serpent alla se plaindre au diable.

« Qu'as-tu? lui dit Satan, ta mine est effroyable.

— Sire, je fais toujours tout le mal que je peux.

— Qu'est-ce donc qui te manque, et n'es-tu pas heureux?

— Non, l'on guérit de mes morsures,

Répond l'animal venimeux;

On cautérise mes blessures,  
Et les contre-poisons détruisent tout mon fiel.  
Ah! que n'ai-je un venin incurable, mortel,  
Pour mettre sans remède un homme à l'agonie!  
— Quel serpent veux-tu donc être?

— La Calomnie! »







LA MOUCHE.

XIV

L'ENFANT ET LA MOUCHE

Adrien arrachait les ailes d'une mouche.

Sa mère entre et le voit : « Quel est ce jeu farouche ?

Si l'on vous maltraitait ainsi, petit vaurien ?

— Je ne lui fais pas mal, maman, ça ne sent rien ;

Pas un cri ne sort de sa bouche.

— Ainsi tu crois, méchant, que tu lui fais du bien !

Mais, l'autre jour, au lit, avec ta grande fièvre,  
Pourquoi donc ne criais-tu pas ?

— Le cri s'arrêtait sur ma lèvre.

Je ne pouvais crier et je souffrais tout bas :  
J'étais si faible !

— Faible ! eh bien, mon enfant, vois !

Cette mouche est encor plus faible mille fois ;

Elle souffre et ne peut crier, pauvre petite !

Mais vois donc comme elle palpite ! »



xv

## L'ABEILLE ET L'ENFANT

Une abeille buvait dans le cœur d'une rose.

Survient une fillette : elle était blonde et rose.

Elle cueille la fleur, elle écrase au hasard

L'abeille qui la pique, en mourant, de son dard.

« Ah! la vilaine mouche! O ma mère! ô ma mère!

Comme elle m'a piquée!

— Oui, mais regarde à terre!



Elle meurt ,et c'est toi qui causes son trepas!...  
Cela ne t'émeut point : tu ne regardes pas ! »

C'est ainsi que toujours pour le plus mince outrage,  
Une simple piquûre, on s'indigne, on fait rage ;  
Le moindre mal est un forfait,  
Et l'on ne frémit pas de celui que l'on fait!



XVI

## LA VENGEANCE

Des cailloux dans la main, Agnès avec fureur

S'élançait vers sa sœur.

« Tu m'as frappée ! attends ! je m'en vais te le rendre ! »

Sa mère l'aperçoit et lui dit : « Calmons-nous !

— Pauline m'a frappée : il faut bien me défendre :

— Ouvrez le poing d'abord et jetez ces cailloux !... »

Agnès ouvrit le poing.

« Regardez, dit la mère,

En prenant ces cailloux, ô petite colère!

Vous avez arraché, sans le voir, en chemin,

Une humble violette, une fleur sans défense.

Voyez comme la fleur a puni votre offense :

Elle a, pour se venger, embaumé votre main! »

En rougissant de honte, Agnès baissa la tête.

La mère alors reprit avec plus de douceur :

« Venge-toi, mon enfant, comme la violette ! »

Agnès tendit sa main parfumée à sa sœur!



## XVII

## LA BREBIS

Aux mauvais traitements de tous les animaux  
La brebis se voyait en butte, étant sans armes.  
Lasse un jour de souffrir, elle vint toute en larmes  
Se plaindre au roi des dieux de l'excès de ses maux.  
« C'est vrai, dit Jupiter, et contre les offenses  
J'aurais dû te donner au moins quelques défenses.  
C'est un injuste oubli : je veux le réparer,  
Je veux relever ta faiblesse.

Ma douce créature, il ne faut plus pleurer ;  
A partir de ce jour, malheur à qui te blesse !  
Voyons, veux-tu des dents ou des griffes d'acier ?  
— Non, je ressemblerais au méchant carnassier.  
— Veux-tu dans un crochet le fiel de la vipère ?  
— Non, l'on me haïrait comme un serpent, mon père.  
— Veux-tu, comme le bouc, des cornes à ton front ?  
— Non, à se quereller je vois le bouc trop prompt.  
— Eh bien, que veux-tu donc ? car, je dois t'en instruire,  
Il faut, pour être craint, être en état de nuire.

— Si c'est ainsi, dit la brebis,

Laissez-moi donc comme je suis ;

Je saurai souffrir et me taire.

La force m'aurait plu, mais peut-être qu'après,  
Étant forte, et pouvant le mal, je le ferais.  
J'aime encor mieux souffrir le mal que de le faire. »

Et depuis la brebis ne se plaignit jamais.

## XVIII

## UN MENSONGE CHARMANT

Le mensonge est affreux ! Honte à celui qui ment !  
A moins que ce ne soit pour excuser son frère.  
Marcel un jour mentit, par extraordinaire,  
Et ce fut un mensonge adorable et charmant.

Le méchant Valentin, dans un transport de rage,  
Se jette sur Marcel et le mord au visage.

Marcel crie : Au secours ! Le père accourt et dit :  
« Qu'as-tu ?

— Moi ! rien du tout, fait Marcel interdit,  
En essuyant le sang qui rayait sa figure.

— Ce sang n'est pas venu tout seul, je me figure.  
D'où te vient cette marque à l'oreille ?

— De rien !

— De rien, c'est merveilleux ! Mais je vois un vaurien  
Qui saura m'expliquer, je crois, cette merveille.

— C'est moi-même, papa ! J'ai mordu mon oreille !

— Cher enfant, dit le père en l'embrassant, c'est fort.  
Tu devais pour cela faire un étrange effort,  
Car tu n'as pas la bouche aussi grande que l'âme ! »

Il partit, mais l'auteur de la morsure infâme  
En face de Marcel sentit son cœur alors  
Mordu par une dent terrible : le Remords !





## XIX

## LES ACTIONS DE GRACE

## DU MALHEUREUX

Un homme à l'abandon, hélas ! comme on en voit,  
Souffrant, vieux, sans parents, sans amis et sans toit,  
N'ayant pour reposer sa tête qu'une pierre,

Passait tout le jour en prière.

Quelqu'un lui dit un jour en le toisant : « Tuidieu !

De votre bouche, mon pauvre homme,

Que de gémissements doivent monter vers Dieu !

Il ne fait rien pour vous en somme. »

Le vieillard répondit : « Ses dons sont infinis !

Je ne demande rien à Dieu, je le bénis.

Je jouis des splendeurs de la nature entière.

Je pourrais être aveugle, et je vois la lumière !

Je pourrais être sourd : j'entends chanter les nids !

J'ai des rêves dorés qui chantent en moi-même ;

Enfin, et pour n'oublier rien,

Dieu me laisse un ami qui m'aime :

J'ai mon chien ! »

Quand on a loué Dieu de ses grâces sans nombres,

Le temps nous manque après pour nous plaindre des ombres.



XX

## LES COMPLIMENTS

« Une dame, maman, quand j'ai passé près d'elle  
A dit que j'étais belle.

— L'es-tu ?

— Non, mère !

— Eh bien, c'était un compliment.

— Qu'est-ce qu'un compliment ?

— Un éloge qui ment,

Un brin de vrai parfois, mais un brin qu'on allonge ;  
Un fruit confit dans du pavot  
Pour exalter d'abord, puis endormir le sot.  
— Pourquoi ne dit-on pas alors *complimensonge* ?  
— Ma foi, je ne sais pas, car c'est vraiment le mot. »



XXI

LES AMITIÉS DU CHAT

« Maman, regarde un peu le chat qui te caresse !  
Le bon petit Minet ! Vois donc quelle tendresse !

Et tu ne lui dis rien !

— Veux-tu savoir pourquoi ?

C'est que Minet se frotte où cela le démange,  
Et que ce n'est pas moi qu'il caresse, cher ange,  
C'est lui plutôt qu'il vient caresser contre moi. »

On n'aime pas lorsque l'on aime  
En égoïste pour soi-même.  
Nos caresses alors et tous nos entrechats  
Sont des gentillesse de chats.









H. EXNER. sc.

ATTENDS - MOL.  
X. A. V. R. Brend'amoer in Düsseldorf.

XXII

## ATTENDS-MOI

« Ma sœur, ne t'en va pas si vite,  
S'écriait Louise : attends-moi !  
— Oui, mais alors, dépêche-toi ;  
Si tu veux que j'attende, arrive tout de suite ! »

De cette façon-là je sais beaucoup de gens,  
Petits et grands, fort obligeants.

Voilà quelle est leur théorie :  
Sans frais aucun faire le bien.  
Je vous obligerai : seulement, je vous prie,  
Ne m'obligez à rien.



XXIII

## L'OISEAU MORT

Marthe pleurait : « Pourquoi pleures-tu ? » dit la mère,  
Et Marthe, ouvrant la main, montra son oiseau mort.  
« Le pauvre oiseau ! Mais va, ne pleure pas si fort !  
Je t'en promets un autre à mettre en ta volière,  
Encor plus beau que lui ! Sèche tes yeux, enfant !  
— Oh ! non, dit la fillette, en ses pleurs étouffant,

Non, il n'est pas d'oiseau qui jamais me console,  
Car un remords s'ajoute à ma douleur. Un jour....

Si tu savais, maman !

— Eh ! quoi donc mon amour ?

Les sanglots de l'enfant lui coupaient la parole.

« Un jour, tu m'as donné du sucre pour l'oiseau !

— Eh bien ? — Eh bien, maman, j'ai mangé le morceau ! »

Ceci, mes chers enfants, est une parabole.  
Si pour un petit tort dont on a fait souffrir  
Un oiseau, l'on éprouve, en le voyant mourir,  
Un remords si cuisant qu'on pleure et se désole,  
Un jour quels repentirs, éternels, déchirants,  
Pour celui qui n'a pas tout fait pour ses parents !



XXIV

LA LAMPE DU JARDIN

Le bouton disait à la rose :  
« O ma mère, la nuit, j'ai peur !  
Au jardin, lorsque tout repose,  
Je frissonne contre ton cœur.

Dans la chambre où l'enfant sommeille  
Une lumière le défend ;

Et pas une lueur qui veille  
Sur moi, rose comme un enfant !

— Qui te fait peur ?

— Le ver qui rampe,

Tout sombre et noir parmi les fleurs.

— Eh bien, j'en vais faire une lampe,  
Dit la rose, plus de frayeurs !

Dans ta nuit le ver va reluire :

Vois comme il rayonne à présent ! »

Et la rose avec un sourire

Alluma le beau ver luisant.





XXV

## LE FILS INGRAT

La pauvre source soupirait  
En voyant s'éloigner le fleuve :  
« De mon fils je vais être veuve ! »  
Et goutte à goutte elle pleurait.

« Ne soyez donc pas inquiète !  
Je vous promets de revenir,

Quand j'aurai fini de courir. »  
Il part, sans détourner la tête !

Voilà mon fleuve ambitieux  
Qui fait son chemin dans le monde,  
Grossissant en route son onde  
De tous les ruisseaux vaniteux.

Gonflé par la nuit et la neige,  
Par la rivière et le torrent,  
Il s'écriait tout en courant :  
« Me voilà roi ! j'ai mon cortège ! »

Et plus avant il s'en allait  
Sans jamais ralentir sa course ;  
Et l'ingrat oubliait la source  
Qui loin de lui se désolait !

« L'humble mère qui m'a fait naître  
Sous ce petit rocher, là-bas,

Se disait-il un jour tout bas,  
Ne pourrait plus me reconnaître!... »

Et d'un impétueux élan  
Le fils ingrat poursuit sa voie;  
Il grandit, grandit.... et se noie  
Dans les gouffres de l'Océan.





XXVI

LE CHEVAL ET LE CHIEN

Un furieux battait son cheval et son chien :

Le chien hurla, le cheval ne dit rien.

Quand fut parti l'homme terrible,

Le chien dit au cheval : « Es-tu donc insensible ?

Les coups ne te font-ils pas mal ?

— Jamais je ne me plains, fit le noble animal.

— Va donc, lâche, tu n'es qu'une bête de somme,  
Et tu mérites qu'on t'assomme ! »

L'homme rentra : le chien lécha les mains de l'homme.

Alors tranquillement le cheval dit au chien :

« Les coups à toi font-ils du bien ? »



## XXVII

## L'ÂME DES HOMMES

Dans un conseil savant — parmi les animaux —  
On discutait ce point : si l'homme avait une âme !  
La parole est à qui le premier la réclame.  
C'est l'âne qui la prend ! Il ânonne en ces mots :

« L'homme n'est rien qu'une machine  
Fort bien faite et qui bat, une machine à coups. »



L'âne est contredit par les loups :

« Les hommes ont un cœur et l'ont fait comme nous,  
Quoi qu'il en semble à votre échine,  
Dit un croque-mouton ; j'ai vu loups en habits  
Qui mangeaient comme nous les timides brebis. »

Le cheval dit : « C'est mon avis.

L'homme est bel et bien une bête :

J'en ai vu s'atteler eux-mêmes à des chars ;  
Sous la botte du maître ils portaient haut la tête,  
Et hennissaient de joie en traînant leurs Césars.  
C'est l'âme, vous voyez, qu'ont les bêtes de somme,  
A moins que ce ne soit de l'instinct seulement. »

Le renard dit : « L'homme est intelligent : il ment. »

Le chien, un peu suspect, étant l'ami de l'homme :  
« Il vaut, quand il est bon, le meilleur d'entre nous,  
Dit-il, je l'ai trouvé parfois tendre et fidèle ;  
Et moi, lorsque je vois un être aimant et doux  
Je crois à son âme immortelle ! »



XXVIII

LES FLEURS D'UN JOUR

ET L'IMMORTELLE

Les fleurs parlent : heureux qui sait  
Les écouter et les comprendre !  
Un petit bouquet à l'air tendre  
Dans un verre d'eau pâlisait.  
Une sèche et fière hélichryse  
Le regardait insolemment :

« Vous passerez comme une brise,  
Fleurs chétives, dans un moment.  
Être forcé de disparaître  
Après une minute ou deux,  
Mourir presque en ouvrant les yeux,  
Il vaudrait autant ne pas naître! »  
Les pâles fleurs en souriant  
Répondirent à l'immortelle :  
« Belle hélichryse d'Orient,  
A quoi vous sert d'être éternelle?  
On peut beaucoup vivre en un jour  
Si l'on remplit bien sa journée.  
Dans notre courte destinée,  
Nous dépensons beaucoup d'amour.  
La clarté nous sera ravie  
Demain ou peut-être aujourd'hui,  
Car nous abrégeons notre vie  
En parfumant celle d'autrui.  
Vous que rien n'a décolorée,  
Fleur égoïste et sans parfum,  
Quel bien avez-vous fait? Aucun.  
Qui jamais vous a respirée?

De votre éternelle splendeur,  
Vivante ou morte, qui s'enivre?  
Il reste de nous une odeur  
Quand nous avons cessé de vivre.  
Éterniser de froids instants  
Sans que jamais le cœur palpite,  
Ne vaut-il pas mieux mourir vite  
Que de mourir aussi longtemps? »





XXIX

UNE VOIX DE LA TERRE

Une femme pleurait à côté d'un tombeau.

Une voix tout à coup s'échappa de la terre :

« Ne pleure pas tant, bonne mère,

Ou je ne pourrais pas dormir dans mon berceau ! »

Elle sourit. « Eh quoi ! sous terre où tu reposes,  
Tu me vois, cher enfant, dont je porte le deuil ? »

— O ma mère, dans mon cercueil  
Un sourire de toi fait éclore cent roses ! »





XXX

## LE COEUR D'UNE MÈRE

« Ta pauvre mère est bien malade.  
Ne fais pas de bruit, mon enfant !  
Pas de cris et pas de gambade !  
C'est le docteur qui le défend. »

L'enfant se tait. Dans la demeure,  
La mort entre pendant la nuit.

Et quand il se réveille, on pleure ;  
« Puis-je à présent faire du bruit ? »

De lui se détourne son père,  
Puis on l'habille tout de noir.  
« Ah ! me voilà bien beau, j'espère ?  
Je veux voir maman.

— Viens la voir. »

Et sanglotant le père emporte  
L'enfant étonné dans ses bras  
Jusqu'en la chambre de la morte.  
« Maman ! elle ne bouge pas.

Porte-moi donc sur son lit, père ! »  
Et lui dans ses pleurs étouffant,  
Sur le cœur glacé de la mère  
Souleva le petit enfant.

« Voilà celle dont la tendresse  
T'a nourri ! regarde-la bien.

Tu n'auras plus une caresse!  
Hélas! elle n'entend plus rien ! »

Il se trompait. Le cœur sans vie,  
Dès que l'enfant chéri fut là,  
Se remit à battre, et ravie  
Cette mère se réveilla! !...





XXXI

## LE VOYAGE AU CIEL

« Comment peut-on monter au ciel? Il est si haut !  
— Je n'en sais rien, sinon, car c'est un grand mystère,  
Que nous avons au cœur des ailes, et qu'il faut,  
Pour monter là, ne pas les salir sur la terre.

— Ah ! Je voudrais voler au ciel : il est si bleu !

— Tu le peux.

— Et comment ?

— En disant ta prière.

Prie, et tu partiras, et sans quitter ta mère.

Prier, c'est être au ciel, puisqu'on parle avec Dieu ! »



XXXII

## LA PRIÈRE DU SOIR

« Éternel, mon Dieu, sois loué!  
J'ai travaillé, j'ai ri, joué;  
Avant de fermer ma paupière,  
Merci, mon Dieu, merci, mon Père.

Merci pour toutes tes faveurs,  
Ton soleil, tes oiseaux, tes fleurs;



Merci pour la belle journée,  
O mon Dieu ! que tu m'as donnée.  
Mais le jour s'éteint, plus de bruit,  
O mon Dieu ! merci pour la nuit.  
Dans les ténèbres ton œil veille,  
Et sans crainte l'enfant sommeille.

Tu m'as donné mille douceurs,  
Une mère, un père et des sœurs ;  
Tout bien, c'est ta main qui l'envoie ;  
Celui qui t'aime a toute joie.  
C'est toi qui souris dans les yeux  
De mes bons parents radieux ;  
Dans leurs bras, c'est toi qui me presses  
Et rends si tendres leurs caresses.

Pardonne-moi, car j'ai péché,  
Et rien ne peut t'être caché.  
Ton regard perce tous les voiles,  
Tu sais les taches des étoiles,  
Et le lis blanc, plus blanc que moi,  
Ne l'est pas assez devant toi.

Pardonne-moi pour que je change  
Et que je sois pur comme un ange.

Hélas ! près de moi si joyeux,  
Il est, dit-on, des malheureux  
Pour qui la vie est sans nuls charmes,  
Et qui versent beaucoup de larmes ;  
Des gens privés de voir le jour,  
Des cœurs tristes, privés d'amour.  
Et toutes sortes de souffrance !  
Ah ! donne-leur une espérance !

Il est même des orphelins :  
O mon Seigneur ! que je les plains !  
Sans mère !... Ah ! garde-moi la mienne !  
Comme un remords qu'il me souviene,  
Si quelque jour je t'oubliais,  
Qu'étant petit, je te priais,  
O Dieu ! qui nous a tous fait naître  
Pour t'aimer et pour te connaître !

Éternel, mon Dieu, sois loué !

J'ai travaillé, j'ai ri, joué ;  
Avant de fermer ma paupière,  
Merci, mon Dieu, merci, mon Père! »







SECONDE PARTIE

## SECONDE PARTIE

---

### L'ENFANT

---

#### PROLOGUE AUX MÈRES

L'homme n'est pas le roi de la création,  
C'est l'enfant. Il sourit dans les crocs du lion,  
Et le lion vaincu le rapporte à sa mère :  
Il bégaye, et sa voix passe, en douceur, Homère.



Du berceau, comme Hercule, il descend triomphant  
L'homme cède à la femme, et la femme à l'enfant.

Il ne sait pas marcher, l'innocent, et nous mène.  
On lui met la lisière : il nous forge une chaîne,  
Il nous rive un collier fait de deux petits bras :  
Tout le monde obéit, même les scélérats.  
Contre qui veut lutter, quelles terribles armes .  
Les foudres enfantins, des cris mêlés de larmes !  
Ainsi tout est soumis à ce roi nouveau-né,  
Et du fond des berceaux le monde est gouverné.

O mères, c'est qu'aussi les roses les plus fraîches  
Et les lis les plus blancs fleurissent dans vos crèches !  
Fleurs d'amour, beaux enfants aux yeux clairs, au front doux,  
Que l'on perce et qu'on fait sauter sur ses genoux !  
Gai comme le matin et comme l'innocence,  
Rose comme l'espoir et tout ce qui commence,  
L'enfant, c'est le soleil qui rit dans la maison,  
Le renouveau de Dieu dans l'arrière-saison.  
Arbres découronnés, quand la jeunesse est morte,  
Quand le printemps nous quitte et tout ce qu'il emporte,



Sur nos bras blanchissants qui frissonnent à l'air,  
Un bourgeon a poussé pour sourire à l'hiver.

L'enfant paraît : sa vue éclaircit les visages ;  
Il sourit : son sourire a chassé les nuages ;  
Il parle : ô talisman de ces mots ingénus !  
Il marche, et nos soucis meurent sous ses pieds nus !  
On l'appelle : il accourt avec beaucoup de zèle ,  
Par bonds, comme un oiseau dont on a coupé l'aile ;  
Il s'avance étonné de la terre, indécis,  
Gauche comme un Amour tombé du paradis !

Rien n'a taché son cœur, rien n'a souillé sa lèvre,  
Vierge comme le lait dont à peine on le sèvre.  
Il n'a pas encor fait ni trahi de serment ;  
Jamais il ne rougit, car jamais il ne ment.  
Mais on rougit souvent devant lui, juge austère !  
Il est très-redouté ; nul coupable mystère,  
Lorsque le petit ange accourt le front joyeux,  
N'ose affronter le ciel qui brille dans ses yeux !  
Près de lui la pensée impure est sacrilège.  
Qui te profanerait, front blanc et cœur de neige !

O bienheureux l'enfant candide et triomphant!  
Bienheureux l'homme fait qui ressemble à l'enfant !

Mais, pour qu'il s'en rapproche, ô mères ! prenez garde,  
Quand vous l'élevèrez, car cela vous regarde,  
Et pour qu'en grandissant, grandisse aussi son cœur,  
De lui verser tout jeune une bonne liqueur ;  
Si douce qu'elle soit, il se peut qu'il l'oublie,  
Mais il en gardera le goût toute sa vie,  
Et tous ses souvenirs en seront parfumés  
Comme de vos baisers sur sa lèvre imprimés.

---

## A MARIE

A tes pieds, Marie, un matin  
Ces fleurettes-là sont écloses.  
Tu leur souris : heureux destin !  
Elles avaient l'air enfantin,  
O mon cher rosier, de tes roses.



LIVRE PREMIER











## LIVRE PREMIER

---

### LA GRAND'MÈRE

« Grand'mère, d'où vient donc que vos cheveux sont blancs ?

— Mon enfant, c'est l'hiver, c'est la neige des ans.

— Grand'mère, d'où vient donc que vous avez des rides ?

— Le chagrin a creusé tous ces sillons arides.

— Grand'mère, qui vous fait branler la tête ainsi?

-- Un vent qui vient du ciel. Je ne tiens plus ici.

— Pourquoi vos yeux sont-ils cernés de noir, grand'mère?

-- C'est pour avoir versé plus d'une larme amère.

— Pourquoi tenir si bas, si courbé votre front?

— C'est pour mieux voir la terre où mes os blanchiront.

— Et que murmurerez-vous toujours, mère chérie,  
Même quand votre enfant vous embrasse? — Je prie ! »



II

## L'AGE DU PÈRE

« Papa, quel âge as-tu? — Trente ans, et davantage.

— Trente ans! Oh! mais alors il est fini ton âge?

— Comment? Tu veux donc me tuer?

Je compte bien pour moi qu'il va continuer.

— Combien ça fera-t-il? — Cela fera, j'espère,

Tout le temps que l'enfant aura besoin du père,

Tout le temps, mon mignon, que tu seras petit. »

Le bambin naïf repartit :

« Bientôt je serai grand, va, papa, sois tranquille ! »

Et le père embrassa son petit crocodile.



III

## CINQ ANS

« J'ai cinq ans maintenant, n'est-ce pas? — Non, petite,  
Mais tu les auras, va! Cela vient assez vite!

— Cela ne viendra pas, soupira le marmot;  
Car tu m'avais promis que ce serait bientôt!

— Je n'ai pu là-dessus rien du tout te promettre;  
Je ne puis avancer le temps, ni le remettre.



Ce sera dans trois mois, dit la mère en riant.

— Oh ! trois mois, c'est bien long, fit l'enfant suppliant.

— Eh bien, je te promets, si tu veux être sage,

Que l'on te donnera beaucoup plus que ton âge ! »





## IV

## LES INGRATS

« Maman, disait Edgar, les oiseaux sont méchants !  
Chaque jour je leur donne avec exactitude  
Les miettes de mon pain. Vois quelle ingratitude :  
Dès qu'ils ont mangé tout, ils s'envolent aux champs.  
C'est comme aussi ces hirondelles,  
Infidèles !

L'été nichant sous notre toit,  
Et nous quittant dès qu'il fait froid.

— Ils sont oiseaux légers, mon fils : on leur pardonne.  
Mais souvent, dans la vie, à des ingrats l'on donne.  
Ils viennent éhontés nous manger dans la main,  
Et nous montrent le dos, sitôt qu'ils n'ont plus faim.  
Et voilà les méchants ! et non les hirondelles ;  
Car l'homme ingrat n'a pas pour excuse des ailes ! »



v

## LA POMME

Un enfant en haillons, coiffé d'un bonnet rouge,  
Gémissait sur un lit de douleur en prison.  
Pourquoi le gardait-on prisonnier dans ce bouge ?  
En prison, à sept ans ! Et pour quelle raison

Cette épouvante horrible et cette épreuve amère ?  
Voir paraître un geôlier quand il criait : Ma mère !...  
Hélas ! le pauvre enfant, il était sans remord.  
Nul ne l'avait jugé : douce et blanche victime !  
Et quand il fut au ciel, sitôt après sa mort,  
Dieu sur son petit cœur ne put trouver de crime !

Comme il souffrait beaucoup, qu'à force de souffrir,  
La Mort au prisonnier faisait mine d'ouvrir,  
Le geôlier qui gardait l'enfant à l'agonie  
Appelle un médecin. Pour la première fois,  
L'enfant malade entend une plus douce voix.  
Et le bon médecin le rappelle à la vie.  
Un jour qu'il allait mieux, près de son chevet noir  
Comme son bienfaiteur était venu s'asseoir :  
« Merci ! dit tendrement l'enfant à ce brave homme.  
J'avais avec du pain une pomme à dîner,  
J'ai gardé le meilleur : je veux te le donner. »  
Et lui mettant le fruit dans la main : « Prends ma pomme. »

C'était un fils de roi, martyr presque en naissant ;  
Son cœur, resté royal, était reconnaissant.

Croyez que Dieu lui fit plus splendide couronne  
Que celle dont son père était découronné :  
Dieu ne voit pas ce que l'on donne,  
Mais de quel cœur on a donné !





## VI

## L'ÉCHEVEAU DE FIL

« Qui yeut, dit la bonne grand'mère,  
Regardant Pierre de profil,  
Me tenir l'écheveau de fil ?  
— C'est moi, c'est moi, » dit petit Pierre.

Il jette un rire frais et clair,  
Qui ressemble au cri des linottes,



Et vient présenter ses menottes,  
Quatre doigts et le pouce en l'air.

Et puis il se tient lèvres closes  
Comme un bon soldat à son rang,  
Pendant que le beau fil tout blanc  
Se dévide sur ses poings roses.

Il s'amuse : c'est si nouveau !  
Et sa figure s'illumine  
En regardant sur la bobine  
S'enrouler le gros écheveau.

Mais la grand'mère est un peu lente :  
Lui va plus vite quand il court.  
Le fil est long, l'écheveau lourd...  
Petit Pierre s'impatiente.

Et pour le faire encor faiblir  
Les amis entr'ouvrent la porte,  
L'appellent, et le vent lui porte  
Ce cri : « Pierre, viens-tu courir ? »

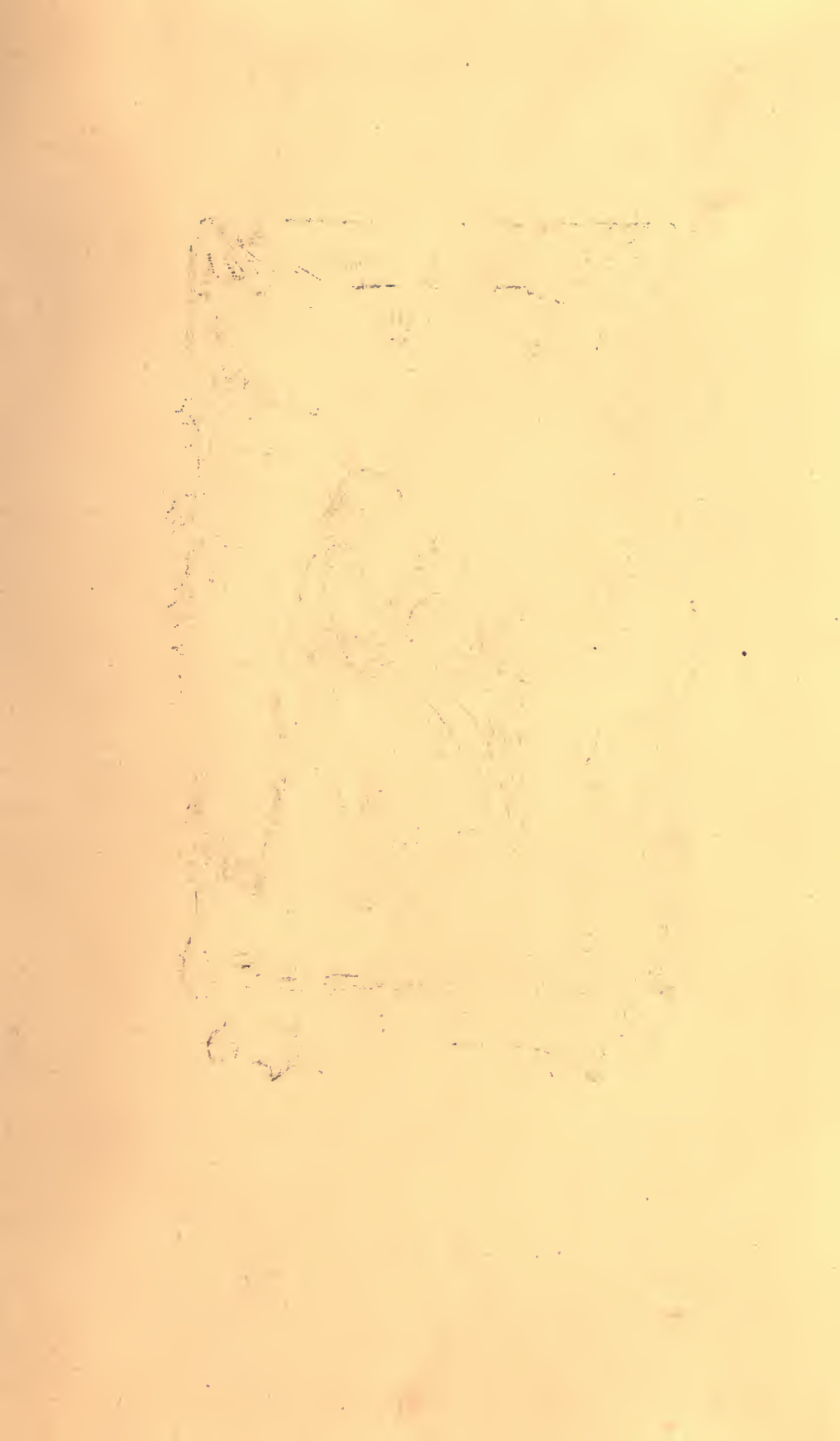
« Tiens donc tes mains ! » dit la grand'mère,  
Mais bientôt l'une et l'autre main  
Défaille au milieu du chemin ;  
Le fil s'embrouille : peine amère !

Alors petit Pierre abattu  
Pleure et laisse tomber l'ouvrage.  
Eh quoi ! voilà tout ton courage !  
Plus tard, hélas ! que feras-tu,

Enfant, dont l'écheveau commence,  
Quand se dévideront les jours,  
Quelquefois doux, mais souvent lourds,  
Si tu n'as pas de patience ?









UNE DENT PERDUE

---

VII

UNE DENT PERDUE

La beauté passe, enfants ! Il n'y faut pas tenir  
Plus que ne fit Louise.

Louise avait six ans, à force de grandir !  
Elle avait des yeux bleus et des lèvres cerise  
Et vingt perles dessous. Mais, la mue arrivant,  
Louise en perdit une, une dent de devant.

Pauvre petite dent! si fine, si polie,

Juste la plus jolie!

Son père la garda pour s'en faire un bijou,

La monter en épingle et la porter au cou,

Et Louise riait, quand la mère à sa vue :

« Ah ! mon Dieu! tu viens donc de perdre une dent là! »

L'enfant dit simplement : « Je ne l'ai pas perdue,

Papa l'a. »

Certes, ce n'était pas le mot d'une coquette;

Le voici tel qu'il est tombé dans mon bonnet.

Et si je connaissais quelque gentil poète,

Je le ferais monter en or... dans un sonnet.





## VIII

## PLUS!

On demandait un jour à Paul, roi des joufflus,  
(La question, je pense, était d'une commère) :  
« Lequel aimes-tu plus, ton père ou bien ta mère? »  
Paul répondit très-bien : « J'aime tous les deux plus! »





## IX

## LES QUESTIONS

« Paul, déshabillez-vous, et pliez votre veste !

— Qui donc, demanda Paul, aimant à babiller,

A d'abord deviné qu'il fallait s'habiller,

Mettre des pantalons, un gilet et le reste ?

— C'est quelqu'un, répondit la bonne à l'ingénu,

Ou fâché d'avoir froid, ou honteux d'être nu.

Voyons, Paul, maintenant, faites votre prière !

— Mais qui donc a, ma bonne, inventé de prier ?

— Quelqu'un probablement qui ne pouvait crier,  
Étouffant ou de joie ou de douleur amère.

Allons, allons, il faut un peu plus se presser.

Assez de questions pour aujourd'hui, de grâce :

Couchez-vous doucement, pour que l'on vous embrasse !

— Mais qui donc a, ma bonne, inventé d'embrasser ? »

A cette fois, la bonne allait s'embarrasser,

Lorsque la mère entrant : « Celle qui la première

A donné le meilleur baiser, c'est une mère.

Dors, mon bijou, voici le mien ! »

Et Paul, fermant les yeux, ne demanda plus rien.



---

X

## LE RÈGNE D'ALIX

« Maman, disait Alix, forte en chronologie  
(En français ses progrès étaient moins éclatants),  
La reine Élisabeth a régné quarante ans,  
Et moi je n'ai régné que sept ans et demie.  
— Chère enfant, tu n'as pas, j'en ai beaucoup de peine,  
Dit la mère en riant, régné même un seul jour.

Régner, c'est être roi : tu n'es ni roi ni reine,  
Tu n'as pas de sujets, de flatteurs, ni de cour ;  
Et ce n'est pas assez qu'on vive et qu'on respire,  
Des cheveux d'or au front et la poupée en main,  
Pour dire que l'on règne. Il faut avoir l'empire,  
Et dans chaque pays il n'est qu'un souverain.  
— Je ne régnerai donc jamais ? dit la petite.  
— Je connais un moyen de régner, si tu veux.  
Gouverne tes penchants et règle ta conduite.  
Sois sage, de manière à combler tous mes vœux.  
De tes petits défauts tâche d'être maîtresse !  
Ainsi qu'un roi chassant de méchants ennemis,  
Repousse loin de toi colère, orgueil, paresse !  
Quand on a triomphé de son cœur insoumis,  
Alors il est permis, même sans diadème,  
De dire que l'on règne : on est roi de soi-même ;  
Et l'on a le moyen de régner sur autrui,  
Puisque régner c'est ta chimère ;  
Car on se fait aimer, ma fille, et c'est ainsi  
Que tu règnes déjà sur le cœur de ta mère ! »

## XI

## MONSEIGNEUR

Quel que soit en naissant le nom qui vous décore,  
Qu'on vous appelle comte ou marquis, mieux encore,  
N'en ayez point d'orgueil. Il faut gagner son nom :  
Alors le nom est bon.

C'était dans un grand bal d'enfants aux Tuileries.  
Ce jour-là, l'innocence et la joie y régnaient,



Et des lambris royaux les échos s'étonnaient

D'ouïr naïves causeries.

Une petite fille, au milieu de ses pas,

Arrête son danseur, fils du roi : « L'on t'appelle

Monseigneur ! Es-tu donc archevêque ? dit-elle.

— Moi ! fit l'enfant, je ne sais pas. »

On chercherait longtemps un homme

Semblable, en sa candeur, à cet enfant royal,

N'écoutant pas comme on le nomme,

Ne sachant s'il est prince, évêque ou cardinal.

Mais qu'une voix naïve, à ces illustrissimes,

Dise un jour : « On vous nomme Éminence, Grandeur,

Altesse ! Vous prenez un nom aux hautes cimes :

Vous devez avoir un grand cœur ! »

Pour ces fiers adjectifs se sentant le cœur mince,

Peut-être quelques-uns, avec plus d'embarras,

Diraient comme mon petit prince :

Je ne sais pas.

## XII

## LE BIEN

Trois enfants, trois amis, s'en allaient à leur classe.

« Si je travaille bien, mon père m'a promis,

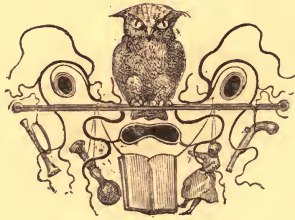
Dit l'un, un louis d'or. » Le second des amis

Dit : « Je travaillerai pour que maman m'embrasse. »

Le dernier soupira : « Pour moi je n'aurai rien,

Car je suis orphelin, je n'ai père ni mère ;  
Mais je m'efforcerai cependant de bien faire. »

Il faut faire le bien, parce que c'est le bien.



## XIII

## L'ADMIRATION

Le petit Just, à qui l'on contait cette histoire,  
Des larmes dans les yeux, tout ému s'écria :  
« Ah ! c'est beau ! qu'il est bon ce petit garçon-là !  
Faire le bien pour rien, c'est vraiment méritoire.  
Pour rien dès aujourd'hui j'apprendrai ma leçon.  
— Bravo i dit la mère ravie.

Tu deviendras, mon fils, comme ce bon garçon,  
Puisque ton cœur en a l'envie. »

On est tout près du bien quand on en est ému,  
Et l'admiration commence la vertu.



XIV

LA COLOMBE

« Que vois-je, ma chère colombe?  
De ton cœur ce duvet qui tombe,  
Tu l'arraches toi-même et déchires ton sein ?  
Tu te fais tout ce mal !

— Ce mal me fait du bien,  
Et veux-tu savoir le mystère ?

Je suis mère !  
Je m'ôte ce duvet pour faire de bons lits,  
De doux nids  
A mes petits ! »

L'enfant se mit alors à penser en lui-même :  
« J'ai comme les oiseaux une mère qui m'aime,  
Et qui me donne aussi ce qu'elle a de meilleur  
Dans le cœur ! »





---

XV

## LE PETIT CHAT

« Maman, regarde un peu *Minet*,

En jupon, en petit bonnet!

— Pauvre animal! Crois-tu qu'il soit bien à la fête

Avec ce grand chapeau de papier sur la tête,

Avec cette serviette au cou

Qui l'étrangle comme un licou ?

Ote-lui ces chiffons affreux dont tu l'attifes.

Tu tourmentes ce chat.

— Oh ! il n'a pas de griffes !

— Pas de griffes : très-bien ! Et ce mot ingénu

Met ton courage à nu.

Mais si tu ne crains pas, ô guerrier, qu'il te blesse,

C'est pour lui, non pour toi qu'il faut être alarmé,

Et sa défense alors doit être sa faiblesse.

Prends garde, dit l'honneur ; car il est désarmé ! »



XVI

POURQUOI?

« Ne va pas dans la cour, entends-tu, petit Pierre ?

— Mais, père, il ne pleut plus.

— C'est égal, reste ici !

— Mais pourquoi ?

— Parce que....

— Mais père....

— Eh bien, va-s-y ! »

Or la glace, en séchant avait gelé la pierre.  
Dès qu'il eut fait un pas sur le pavé glissant,  
Pierre tomba par terre et rentra gémissant.

Que ton père commande ou défende une chose,  
C'est toujours ton bien qu'il t'impose.  
Obéis donc, enfant, sans demander pourquoi....  
— Pour toi !







LA POUPÉE OUVERTE

XVI

## LA POUPÉE OUVERTE

Madeleine, une enfant, était fort occupée,  
Tout en riant à belles dents,  
A plonger les ciseaux au cœur de sa poupée,  
Pour voir ce qu'elle avait dedans.

Or elle n'avait rien. Dans le joujou stupide  
Le marchand n'avait mis que du son et du crin.



Alors l'enfant rieuse incline un front chagrin  
Et se met à pleurer : la poupée était vide !

Il ne faut pas aller trop au fond du plaisir,  
Ou l'on devient triste à mourir.  
Petites, prenez garde, ou vous seriez trompées :  
Il ne faut pas ouvrir le ventre des poupées !



XVIII

L'ENFANT

OUVRE LES FLEURS .

Laure avait un rosier un peu lent à fleurir.  
Le bouton verdissait ; mais quand viendrait la rose ?  
« Rose, disait l'enfant, ne veux-tu pas t'ouvrir ?  
Voilà tout près d'un mois déjà que je t'arrose. »  
Enfin la fleur gonflant le bouton entr'ouvert

Faisait craquer déjà son petit corset vert :

La floraison était certaine.

Mais Laure n'attend pas. D'une imprudente main

Elle sort la fleur de sa gaine :

La fleur mourait le lendemain.

Rien ne vient en un jour; laissez mûrir les choses,

Si vous voulez garder leur vie et leurs couleurs!

Laissez croître l'enfant! Ne hâtez pas les roses!

Il ne faut pas ouvrir les fleurs.



## XIX

## LES PENSUMS

« Pour la première fois je m'en vais donc demain

Au collège! disait Louis sautant de joie.

J'ai mes livres déjà serrés dans ma courroie!

    Tout seul et sans donner la main,

    J'entrerai par la grande porte,

Où *Lycée* est écrit avec des lettres d'or :

Deux heures l'on y reste avant que l'on ne sorte ;  
Il y faut travailler : gare à celui qui dort !  
Je ferai des devoirs et puis j'aurai des places ;  
    On verra celles que j'aurai !  
    Dans les intervalles des classes,  
Aux récréations, bien sûr, je me battrai,  
Ou quelquefois j'aurai de longs pensums à faire,  
    Comme toi, n'est-ce pas, mon frère ?  
— Non, dit l'autre, toisant Louis de haut en bas,  
Non, tu n'en auras pas, car tu n'as pas mon âge ;  
    Les tout petits, on les ménage.  
— Si ! je veux des pensums, ou bien je n'irai pas ! »

Louis voulait la vie avec toutes ses chances :  
    On n'est pas homme sans souffrances.

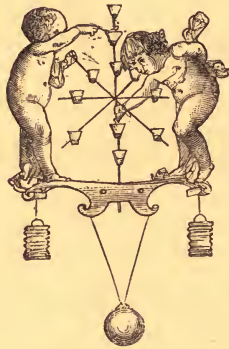


XX

## LES PREMIÈRES BOTTES

« Me voilà donc un homme fait !  
Me voilà grand, grand tout à fait !  
J'ai des bottes ! sont-elles belles !  
Et des talons à mes semelles !  
Quel bonheur ! Je puis maintenant  
Faire aussi du bruit en marchant. »

Faire du bruit ! Le rêve est médiocre en somme.  
On y peut reussir et n'être qu'un brigand..  
Marcher droit comme un honnête homme.  
Voilà ce qui fait qu'on est grand.









XXI

## LE PETIT ARCHITECTE

Doucement, lentement, recommençant vingt fois,  
Un enfant construisait un beau château de bois  
Fait des morceaux légers d'un jeu d'architecture.  
Il avait tout fini jusqu'à la couverture  
Et disposait déjà le dernier chapiteau,  
Quand son frère en passant fit crouler le château.

L'enfant ne souffla mot ; sans changer de visage  
Il se remit à l'œuvre avec même courage,  
Et lorsque le château refait se tint debout :  
« J'étais bien sûr, dit-il, que j'en viendrais à bout. »

Voir crouler ses desseins d'un cœur inébranlable,  
De les mener à bien c'est se montrer capable.



## XXII

## LA DISTRIBUTION DES PRIX

C'était dans une école, en un coin de Paris,

La distribution des prix !

C'étaient des prix de tout : lecture, arithmétique,

Écriture, grammaire et même gymnastique !

Sur les fronts des vainqueurs les couronnes pleuvaient

Et les pleurs des mères coulaient !

Seul, le petit Thomas, sur son banc grave et triste  
Sans en prendre sa part à cette fête assiste.  
Il n'avait que quatre ans, et n'ayant rien appris,  
Il ne pouvait avoir de prix !

Tout à coup cependant, ô surprise ! on proclame  
Son nom, et l'assemblée unanime l'acclame.  
Petit Thomas a remporté  
Le grand premier prix.... de santé !

On le pousse en riant de son banc vers l'estrade,  
Et le maître d'école au front du jeune enfant  
Dépose un laurier vert, avec un baiser fade.  
Mais le petit Thomas d'un air peu triomphant  
Arrache de son front le beau papier vert pomme.  
« Je ne veux pas de prix, je ne mérite rien ;  
C'est sans le faire exprès que je me porte bien. »

Il avait parlé là, ce marmot, comme un homme.  
C'était un noble cœur : il avait bien compris  
Qu'on ne peut sans travail mériter aucun prix.  
Et plus tard, dans la vie aussi comme à l'école ;



C'est la peine, l'effort qui nous met l'auréole.  
Pour que l'on soit vainqueur il faut qu'on ait lutté.  
Pas de triomphe vrai, si le hasard le donne;  
Pas de gloire qui n'ait coûté;  
Pas de combat, pas de couronne!







XXIII

CATÉCHISME

Qui n'a pas commencé, n'a ni fin ni milieu ?

— Dieu.

Qui partout invisible est toujours en tout lieu ?

— Dieu.

Qui fit l'air et la terre, et les eaux et le feu ?

— Dieu.

Qui créa tout, pour qui tout créer n'est qu'un jeu ?

— Dieu.

Qui dans le grand désert guida le peuple hébreu ?

— Dieu.

Qui reçoit la prière et le plus humble vœu ?

— Dieu.

Qui nous soutient lorsque nous défaillons un peu ?

— Dieu.

Qui nous met dans le cœur le remords, comme un pieu ?

— Dieu.

Qui, si le ciel est noir, sourit comme un point bleu ?

— Dieu.

Qui proclame l'athée à son dernier aveu ?

— Dieu.

Et qui nous reste encor, quand tout nous dit adieu ?

— Dieu !

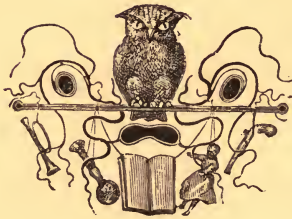


XXIV

QUI A FAIT LE MONDE

C'était au catéchisme, et le maître à la ronde  
Questionnait les marmots sur le Maître du monde.  
Le monde, qui l'a fait ? dites bien, mes joufflus,  
Ou bien gare aux mauvaises notes !

Monsieur Paul ? Justement Paul faisait des cocotes,  
Et répond en sursaut : Je ne le ferai plus !



XXV

MA MÈRE

De son lait qui me nourrissait  
Toute petite, et me pressait  
Contre son cœur et m'embrassait?

Ma mère.

Qui berçait ma berceuse  
Avec sa douce chansonnette,

Comme au nid chante la fauvette ?

Ma mère.

Lorsque mes yeux vont se fermer,

Qui regarde pour me charmer,

Et pleure à force de m'aimer ?

Ma mère.

Et si je tombe en maladie,

Qui soutient ma tête alourdie,

Tremblant aussitôt pour ma vie ?

Ma mère.

Et qui me les a donnés tous,

Ma poupée et mes beaux joujoux ?

Qui m'apprend tout sur ses genoux ?

Ma mère.

Si je tombe, qui, sur ma trace,

Court guérir mon mal, et l'efface

En embrassant juste la place ?

Ma mère.



LA COMÉDIE ENFANTINE.

Qui me fait prier le Seigneur  
Et l'adorer de tout mon cœur  
Comme mon plus grand bienfaiteur ?  
Ma mère.

Pour toi jamais comment pourrais-je  
Être ingrate, être sacrilège,  
Pour toi dont l'amour me protège,  
Ma mère?

Ah! je n'y puis même songer.  
A moi plus tard de protéger  
Tes jours que Dieu veuille allonger,  
Ma mère!

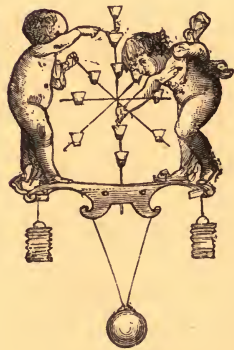
Quand viendra pour toi la vieillesse,  
Mon bras soutiendra ta faiblesse  
Et je charmerai ta tristesse,  
Ma mère!

Et si ta tête est lourde un jour,  
De veiller ce sera mon tour,

En versant des larmes d'amour,  
Ma mère !

Devant Dieu qui juge la terre  
Et dont je craindrais le tonnerre,  
Si tu cessais de m'être chère,  
Ma mère !

Imité de l'anglais d'Anu.







LE PETIT CHIEN

XXVI

LE PETIT CHIEN

Un petit chien dans un étang,  
Près de mourir, se débattant;  
Hurlait : « A mon secours, du monde!  
Cher enfant, tire-moi de l'onde!  
Un de tes frères, un vaurien  
M'a précipité là pour rien.

Ah ! sauve-moi, je t'en supplie,  
Et je t'aimerai pour la vie. »

L'enfant tire le chien de l'eau,  
L'enveloppe de son manteau ;  
Il l'essuie avec soin, l'apaise,  
Et sur son front mouillé le baise.

Depuis ce jour reconnaissant,  
Le chien suivait partout l'enfant.

Imité de l'allemand de Hey.





XXVII

UN COUP DE POING

AGRÉABLE

Hercule, un grand brutal, farceur de mauvais goût,  
A Paul, sans crier gare, allonge par derrière  
Un de ces coups de poing qu'on aime en Angleterre.  
Paul se tourne en fureur, et tout son sang lui bout;



Son œil s'allume de colère.

« Pardon, dit le farceur à l'enfant irrité :

Je t'avais pris pour ton grand frère.

— Tu ne m'as pas fait mal, » répond l'autre enchanté.

Il garda de ce coup un mois la meurtrissure

En répétant toujours que cela n'était rien...

Voilà comment souvent on panse une blessure

Avec un mot qui fait du bien !



## XXVIII

## L'OURSE

*imité d'un conte de Fénelon.*

Une ourse mit au monde un ours hideux, horrible.  
Ce n'était qu'une masse informe et sans couleur,  
Les poils tout hérissés, un monstre à faire peur!  
La mère soupirait : « O laideur impossible!  
Il n'a pas forme d'ours. Hélas! quel fils, mon Dieu! »  
Un butor qui passait lui dit : « Étranglez-le! »

Mais la mère, prenant conseil de sa tendresse,  
Lèche son avorton, le polit, le caresse,  
Lui décolle les yeux, lui tire le museau  
Et transforme le monstre en un ours presque beau.

Elle fit ce que font toutes mères en somme,  
Avec bien plus de peine encore et de labeurs,  
Pour embellir leurs fils et les rendre meilleurs,  
Faisant rentrer le monstre et faisant sortir l'homme,  
Afin que dans le monde, heureux et recherchés,  
On ne dise pas d'eux : Oh ! les ours mal léchés !



## XXIX

## L'HIVER

Lorsqu'il neige, par les grands froids,  
Lorsque le vent fouette les toits,  
Quand sous les pieds la glace crie,  
L'arbre se plaint et la fleur prie :

« Mon Dieu ! ne nous délaisse pas  
Pendant l'hiver et ses frimas !

Garde notre jeune poussée,  
Tant que la bise soit passée ! »

Alors aussi les indigents  
Disent au Dieu des pauvres gens :  
« Garde notre chère couvée !  
Du vent qu'elle soit préservée !  
L'hiver est bien dur pour nos fils.  
Ils ont froid, et sont si petits ! »

Et tous après cette prière,  
L'arbre, l'enfant, la fleur, la mère,  
S'endorment en paix sous les yeux  
De Dieu, qui veillera sur eux.

Imité de l'allemand de Hey.









XXX

## LES ÉTOILES

Voici les étoiles sans nombre  
Qui rayonnent dans la nuit sombre,  
Les astres grands et les petits  
Qu'elle met sur ses noirs habits.

Puis au milieu voici la lune  
Qui regarde dans la nuit brune.

Tout ce spectacle merveilleux  
Ne fait que passer sous tes yeux ;

Car dès qu'un astre au ciel rayonne,  
Tu vas dormir près de ta bonne ;  
Et quand ton œil s'éveille au jour,  
L'étoile se couche à son tour.

Plus tard, une fois grand, l'on veille.  
Tu comprendras cette merveille.  
Tu regarderas longuement  
Ces feux dans le bleu firmament,

En pensant à l'Être suprême  
Qui sur eux, sur toi, sur moi-même,  
Sur le grand et vaste univers  
Tient ses yeux paternels ouverts !



XXXI

## LA RONDE ENFANTINE

Allons, allons, la grande ronde !

Allons, fillettes et garçons !

Tout tourne, tourne dans le monde :

Tournons, tournons, tournons, tournons !

Le ciel tourne sur notre tête,  
Les astres tournent par millions,  
La terre aussi ; rien ne s'arrête :  
Tournons, tournons, tournons, tournons

Dans l'azur déployant leurs ailes,  
Les beaux et fringants papillons  
Tournent avec les demoiselles :  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

La fortune tourne sa roue.  
Tournant et criant sur ses gonds,  
La girouette au toit s'enroue :  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

La vieille tourne à sa quenouille,  
Son rouet avec ses talons.  
Sur les fuseaux le fil s'embrouille...  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Le poète tourne une phrase ;  
Prêtant l'oreille à ses chansons,  
Une belle reste en extase...  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Le chasseur qui suit une piste  
Tourne et retourne les buissons.  
Un lièvre fuit à l'improviste...  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Un vieux moine, pour se distraire,  
Entre ses doigts maigres et longs  
Tourne les grains de son rosaire...  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme les oiseaux de passage,  
Sans bruit, comme les aleyons,  
En glissant comme le nuage,  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme le lion dans sa cage  
Et les fous dans leurs cabanons,  
Avec le bruit que fait l'orage,  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme sur les flots un navire,  
A droite, à gauche, à reculons,  
Qui tourne, tourne, et tourneviere,  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Lorsque l'Océan se soulève  
Et qu'il écume à gros bouillons,  
Comme le sable sur la grève,  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme la feuille au bois ravie  
Et qu'emportent les aquilons,  
Comme un rêve, comme la vie,  
Tournons, tournons, tournons, tournons !

Comme un tournesol sur sa tige  
Qui du soleil suit les rayons,  
Les yeux vers Dieu qui nous dirige,  
Tournons, tournons, tournons, tournons !







LIVRE SECOND







LE CRICRI



## LIVRE SECOND

---

### LE CRICRI

A P.-J. STAHL

QUI A RACONTÉ CETTE HISTOIRE DANS SA PRÉFACE  
DES CONTES DE FERRAULT

Un pauvre enfant entra chez une boulangère :  
« Madame, donnez-moi des cricris, voulez-vous ? »  
Des cricris ! la demande étonna ma commère.  
« Des cricris ! Il en choit dans le pain malgré nous ;

Mais les cricris à part ne se demandent guère.  
Personne n'est encor venu m'en acheter.  
Je ne puis, mon petit, t'en donner ni prêter.

— Ah! soupira l'enfant abattu, c'est dommage.  
— Et qu'en voulais-tu donc faire? dit en-riant  
La brave boulangère au petit mendiant.  
— C'est que, fit l'innocent avec un doux visage,  
On dit que les petits cricris portent bonheur  
Alors j'avais pensé (vous êtes généreuse)  
Que vous m'en donneriez peut-être, de bon cœur,  
Pour ma mère qui pleure, et qui n'est pas heureuse! »  
La bonne Fornarine émue et souriant :

« Je n'ai pas de cricris, cher petit! mais pourtant  
Porte ce pain blanc à ta mère!  
Si dure que soit sa misère,  
Dieu a béni dans son enfant.





II

LA PETITE MÈRE

« Regardez, monsieur, ma poupée!  
C'est ma fille, savez-vous bien?  
Oh! sa robe est toute fripée!  
C'est sans doute ce vilain chien...

Elle s'appelle Marguerite,  
Ma fille; elle n'a que deux ans.  
Hein, qu'elle est grande ma petite,  
Et qu'elle a de beaux yeux luisants !

Sous sa paupière blanche et rose  
Elle a des cils longs et soyeux.  
Savez-vous la plus belle chose ?  
Elle ouvre, elle ferme les yeux.

Vous regardez sa chevelure ?  
Voyez ! ce sont de vrais cheveux,  
Et ce n'est pas de la peinture :  
Je puis les peigner si je veux !

Je l'habille et la déshabille  
Depuis la tête jusqu'aux pieds.  
C'est tout comme une grande fille.  
Elle a des bas et des souliers.

Elle ne sait pas se conduire,  
Mais quand je la prends par la main,  
Elle s'en va comme un navire  
Et marcherait jusqu'à demain.

Le soir, pour dire sa prière,  
Son caractère est des plus doux,  
Et comme avec moi fait ma mère,  
Je lui fais plier les genoux.

Puis je la baise sur la bouche  
Et la mets dans ses petits draps,  
Et bien souvent, quand je me couche,  
Je la fais dormir dans mes bras. »

Alors le monsieur dit : « Sans doute  
Ta poupée... elle parle bien ?  
— Oh non, monsieur, mais elle écoute,  
Elle écoute sans dire rien ! »

Et l'enfant dans ses bras emporta sa chimère,  
Les yeux remplis d'amour et d'orgueil triomphant.  
C'était une poupée, il est vrai; mais l'enfant,  
L'enfant, elle, était déjà mère !



## III

## PLUIE ET SOLEIL

Sur la pente du mal se roidir, se défendre  
Et près de se donner au péché se reprendre,  
C'est difficile et beau. C'est ce qu'un jour on vit  
Dans la naïveté d'un enfant tout petit.

« Je t'achèterai, dit sa mère à Madeleine,  
Si d'ici jusqu'au soir je n'entends pleurs, ni cri,

La plus belle poupée aux yeux de porcelaine. »  
La fillette à ces mots saute comme un cabri,  
Mais, bondissant ainsi, Madeleine, ô misère !  
Fait un faux pas et tombe... et la voilà pleurant !  
« Des pleurs ! adieu poupée ! » A ce mot de sa mère,  
L'enfant se relève en courant,  
Et changeant sur le champ ses larmes en sourire,  
Elle dit : « J'ai pleuré pour rire ! »



## IV

## LE RELAIS

Trois enfants s'amusaient en bonne intelligence.

On jouait à la diligence.

Max dit à Marcelin : « Je suis le postillon,  
Veux-tu ? Je conduirai la malle de Lyon ;  
Tu seras les chevaux, et Paul assis par terre,  
Trop petit pour courir, nous regardera faire.



— Je ne veux pas, dit Paul ; qu'est-ce que je serai  
Vous regarder courir, cela n'est pas bien drôle.

— Sais-tu ? répondit Max, tu seras le relais. »

Lors petit Paul s'assit, enchanté de son rôle.

Vous aviez deviné, grand Max ! le cœur humain.

Petit ou grand, il faut, pour n'être pas morose,

Pouvoir dire : « Je suis ou je fais quelque chose, »

Ne fût-on qu'une borne au milieu du chemin !



V

## LE GÉNÉRAL

Un bambin avait pris l'armure de son père.  
Il traînait une épée immense et poursuivant  
Les ennemis absents il criait : En avant !

Comme un petit foudre de guerre,

Quand le papa

Dit : « Halte-là !

Tu pourrais te blesser : laisse là cette épée !

— Mais, père... — Pas de mais ! Quoi ! tu prétends servir,  
Et ton âme est si mal trempée ?

Tu veux être soldat et ne sais obéir !

— Moi, dit le inarmot téméraire,  
Je voudrais m'engager, mais *dans les général* !

— Ayant mal obéi, tu commanderais mal.

Et si l'on t'entendait, mon petit militaire,  
C'est le rire, crois-moi, qui serait général. »



VI

LES TROIS QUESTIONS

LÉGENDE

Il était jadis en Espagne  
Un grand monarque, et puis encor  
Un petit pâtre de montagne,  
Un enfant, mais qui parlait d'or.

Dans son palais, devant son trône  
Le roi fit venir le berger :  
« Pour ta sagesse l'on te prône,  
Mon fils, et je veux en juger.

Si tu parviens à me répondre  
A trois questions vite et bien,  
Et de manière à me confondre,  
Mon fils ! oui, tu seras le mien !

Dis-moi combien la mer profonde  
A de gouttes d'eau dans son sein ?  
— La chose est la plus simple au monde,  
Quoique l'Océan soit bien plein.

Seulement je vous en supplie,  
Défendez-bien, ô Majesté !  
Qu'il tombe une goutte de pluie  
Que lorsque j'aurai tout compté.

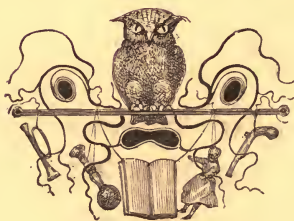
— Pour lors, dis-moi combien d'étoiles  
Brillent au front du firmament  
Et de la nuit percent les voiles ?  
— Je vous répondrai couramment.

Rassemblez-les des hautes voûtes,  
Dites-leur de descendre ici,  
Et je vous les compterai toutes,  
Les plus petites même aussi.

— Or çà ! combien, peux-tu le dire,  
Aura de jours l'éternité ?  
— Ce que vous demandez là, Sire,  
C'est moins que rien en vérité.

Commandez, ô monarque auguste,  
Que le temps s'arrête en son cours,  
Et je ferai le compte juste  
De l'infinitude des jours.

— Ton esprit est fin pour ton âge,  
Mon petit pâtre, dit le roi  
Tu m'as répondu comme un sage;  
Sois mon fils, et reste avec moi ! »





## VII

## L'AMOUR DE MAURICE

Maurice aimait sa sœur très-fort,  
Quand ensemble ils étaient d'accord.  
Lui donnait-elle quelque chose,  
C'était un vrai trésor que Rose;  
Mais si Rose lui refusait,  
Alors tout l'amour s'en allait.

L'amour qui se gâte si vite  
Et qu'un seul refus met en fuite,  
Peut-on bien lui donner ce nom  
Et l'appeler amour ? Oh non !

Imité du hollandais de Van Alphen.



## VIII

## L'AMOUR SUPRÊME

« Vous m'aimez, vous m'aimez ! Mais pourquoi m'aimez-vous ?

— Je t'aime parce que personne

Ne me gâte autant, ne me donne

Tant de baisers et de joujoux.

— Fort bien ! C'est un amour, ma petite Constance,

Comme on en voit beaucoup, en vérité,

Fait d'intérêt et de reconnaissance;

Tu n'es pas une ingrater, et j'en suis enchanté.

Mais toi, figure fraîche et ronde,

Suzette, pourquoi m'aimes-tu ?

— Personne n'est si bon que toi dans tout le monde !

— Bravo ! Vive l'amour fondé sur la vertu !

Et toi, Mignon ? — Oh ! moi, je t'aime, moi, je t'aime,

Parce que... c'est plus fort que moi ;

Mais je ne sais pas bien pourquoi.

— Viens m'embrasser, Mignon ! voilà l'amour suprême ! »



IX

## N'ERGOTEZ PAS

Prends garde en raisonnant de manquer de raison,

Et d'étouffer ta conscience !

Quand le méchant serpent, distillant son poison,

Exhortait Ève à mordre à l'arbre de science,

Ève répondit : « Dieu m'a dit, si j'y touchais,

Que je mourrais. »

Alors le tentateur, plein de mauvaise foi,  
Dit (c'est dans le Talmud, si ce n'est dans la Bible):  
« Je m'en vais t'en donner une preuve sensible  
Que ton Dieu s'est moqué de toi. »  
Là-dessus le serpent avec sa tête forte  
Pousse Ève contre l'arbre et ricane : « Es-tu morte ?  
Tu l'as touché, tu vois, sans nul mal ni danger.  
*Ergo* Dieu t'a trompée et tu péux en manger ! »

Ce beau raisonnement décida notre mère  
Qui mordit à la pomme amère.  
Et l'*ergo* triomphant de l'animal pervers  
Causa la mort de l'homme et perdit l'univers.



x

ON SE TRAHIT SOUVENT

SOI-MÊME

« Avez-vous, mes enfants, bien fait votre prière ?

— Non, pas depuis hier.

— Et toi ?

— Moi non plus, mère.

— Je vous ai pourtant dit, sans vous parler latin,



Qu'on doit, pour plaire à Dieu, prier soir et matin.

— Mon frère, il ne faut pas, entends-tu, que l'on die :

Dieu m'ennuie !

— O ciel ! un mot pareil ! un blasphème ! un forfait !

— Maman, je n'ai rien dit : je suis tout stupéfait.

— Non, il ne l'a pas dit, mais peut-être il le pense !

— Ah ! parfait ! et de Dieu tu prends, toi, la défense !

Mais pour traduire ainsi ce qu'on pense tout bas,  
Comment donc t'y prends-tu ? Réponds... tu ne sais pas ?

Eh bien, écoute-moi : dans ton cœur je pénètre,

Tu pensais, toi, pour sûr, ce qu'il pensait peut-être,

Et je vous punirais, monsieur, sévèrement...

Si je ne riais pas, juste, dans ce moment. »







L'EAU QUI DORT

XI

## L'EAU QUI DORT

« Comment s'est-elle ainsi gâtée  
La vilaine eau de ce marais?  
Tout embaume ici, tout est frais,  
Son odeur seule est empestée.

— Cette eau dort au lieu de courir ;  
Et la paresse au mal nous livre.  
Enfant, ne dors pas sur ton livre.  
Tu pourrais aussi te pourrir! »



---

XII

LE CHIEN D'ALEXANDRE

On envoya de l'Inde au monarque Alexandre

Un grand chien, chasseur sans pareil.

Ce roi de Jupiter se vantait de descendre,

Et ce chien méritait de venir du Soleil.

Le roi, pour essayer sa force et son audace,

Présente au chien un cerf superbe et vigoureux.

Le grand chien détourne les yeux  
Et ne bouge pas de sa place.  
On lance un sanglier, un ours,  
Et le chien ne bouge toujours.

Mais lorsque d'un lion on le met en présence,  
Il s'élançe aussitôt, et le combat commence.

Quand on veut s'attaquer à quelqu'un, il est bien  
De choisir comme fit ce chien.





## XIII

## LE COCHER-MOUCHE

« Ouf! respirons un peu, car je suis hors d'haleine! »

Dit la mouche, lorsque le coche fut en haut.

Le cocher l'entendit et rit à gorge pleine.

Mais les chevaux pensaient : « Tu ris plus qu'il ne faut,

O cocher-mouche, ô maître arrogant et superbe!

C'est bien à toi qu'on peut appliquer le proverbe :

Voir la paille à l'œil du prochain  
Et ne pas voir la poutre au sien !  
Mais, toi, qu'as-tu donc fait ? Tout l'ouvrage, sans doute ?  
La mouche en bourdonnant n'a pas agi beaucoup.  
Elle ne nous a pas du moins roués de coups ;  
Nous avons, sous les tiens, failli crever en route.  
Voilà ton œuvre à toi, cocher outrecuidant,  
Et tous les six, au bas de cette pente dure,  
Nous serions demeurés, sans les gens de voiture  
Qui nous ont soulagés, sans bruit, en descendant ? »



XIV

LES AMPHIBIES

LEÇON D'HISTOIRE NATURELLE

« Mon enfant, en zoologie,  
Phoque, loutre, et communément,  
Ce qui vit en double élément,  
S'appelle animal amphibie.

Tantôt c'est l'eau, tantôt la terre  
Qui va le mieux à chacun d'eux,

Quoique, par un divin mystère,  
Il puisse vivre dans les deux.

Et l'homme aussi dans ce bas monde,  
Au milieu d'éléments discords,  
Est un amphibie âme et corps,  
Tantôt pur et tantôt immonde,

Sur la terre, limon mortel,  
Il peut se traîner dans les fanges ;  
Il peut, s'il veut, voler au ciel ;  
Car Dieu l'a fait frère des anges. »



xv

## LE PIÉGE

Une souris sortant de son trou vit un piège.

« Ho ! ho ! dit-elle en reculant.

Je me garderai bien de hasarder le siège.

Je connais ce pendu, bien gras, bien succulent,

Accroché sous la porte ! On y veut mordre : attrape !

Sur le cou vous tombe une trappe,

Il est trop tard pour le remord,  
 Et le morceau de lard mène droit à la mort !  
 Méchants humains ! le tour est de leur gibecière.  
 Ce trébuchet s'appelle en français souricière,  
 Et si l'on y tombait, le nom, en vérité  
     Serait assez bien inventé.  
     Mais ce n'est pas moi qu'on abuse.  
     Je suis souris, et non pas buse !

. . . . .

Du moins on peut sentir : l'odeur n'en coûte rien  
 Ah ! ces senteurs de lard que la brise m'apporte  
 Me ressusciteraient, je crois, si j'étais morte.  
 Décrocher un morceau ! Je m'en garderais bien !  
 Je puis à moins de frais contenter mon envie :  
 Il ne faut qu'un parfum pour enchanter la vie !  
 Or, avançons un peu pour flairer seulement  
     Un moment ! »

Elle dit, elle approche et, de son museau rose,  
 Ainsi qu'un papillon qui respire une rose,  
     Effleure le fil de métal

Où pendait l'hameçon fatal.  
Aussitôt, crac ! La trappe tombe,  
Et la souris est dans la tombe.

O petit animal !

Comment t'es-tu perdu ? Tu connaissais le mal !  
On voit le précipice, et sur lui l'on raisonne.  
Hélas ! c'est dans le fond de nos cœurs vicieux  
Que gît le piège insidieux.  
On dit : « Je te connais, beau piège ! » et l'on y donne.







## XVI

## DIEU INVISIBLE

« Je veux voir le bon Dieu. — Mon fils c'est impossible.  
Sa splendeur au regard le rend inaccessible ;  
Ton œil se fermerait devant le divin Roi.  
— Oh ! non, je ne crois pas ! — Eh bien, viens avec moi. »

Et la mère conduit son enfant dans la plaine :  
C'était midi. Les vents retenaient leur haleine.

Immobile au milieu de l'horizon en feu,  
Le soleil flamboyait dans le firmament bleu.

« Fixe tes yeux, mon fils, sur cet astre superbe,  
Sur ces rayons d'or vif, éblouissante gerbe  
Qui resplendit là-haut d'un éclat sans pareil.  
— Sur le soleil ! Qui peut regarder le soleil ?  
Dit l'enfant, en fermant ses beaux yeux voilés d'ombre.

— Et pourtant c'est un seul des ministres sans nombre  
Du monarque divin qui rayonne en tout lieu  
Dit la mère à l'enfant qui prit un air sinistre.  
Tu ne saurais fixer les yeux sur le ministre,  
Et tu voulais voir le Roi-Dieu ! »

XVII

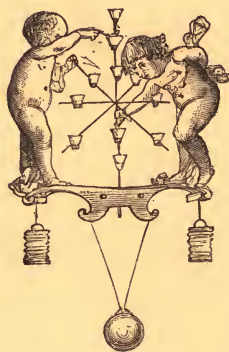
THÉOLOGIE ENFANTINE

« Comment Dieu, disait Paul, peut-il être partout,

Puisqu'on ne le voit pas du tout ?

— Moi, je sais bien comment, dit Petit-Jean, c'est comme  
Un verre d'eau sucrée où le sucre est fondu. »

Ce n'était pas très-mal pour un petit bonhomme,  
Plus d'un sage peut-être eût moins bien répondu.









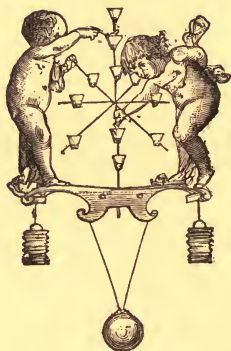
XVIII

UNE INCONVENANCE

« Eh bien, Paul, vous dormez, je crois?  
Ce n'est pas pour dormir que l'on vient à l'église.  
Votre attitude scandalise.

— Maman, j'ai déjà fait ma prière cinq fois,  
J'ai peur d'ennuyer Dieu. Ce serait plus aimable  
De lui dire à présent une petite fable ?

— Non, fit la mère en souriant ;  
Cela, mon petit Paul, serait moins convenable.  
On ne peut s'adresser au bon Dieu qu'en priant. »



## XIX

## LE BEAU CHEMIN

« Holà ! maître mulet ! par ici ! Quel caprice  
Te ramène toujours au bord du précipice,  
Quand, au milieu, la route est large et sans danger ?  
Est-ce pour contredire ! Est-ce pour abréger ?  
Te plaît-il de perdre la vie ?  
Pour moi, je n'en ai nulle envie ? »

Le mulet répondit : « Le suicide est vil.  
Et je ne cherche pas d'inutile péril.  
Si mon sabot répugne à la route banale,  
C'est que j'ai remarqué que cette route est sale.  
Je prends le chemin propre, et j'y vais ferme et droit ;  
Et si je longe ainsi le bord aux pierres dures,  
C'est pour ne pas poser le pied dans les ordures. »

Le chemin de l'honneur et du ciel est étroit.







LE MOUTON.

XX

## LE MOUTON

« Petit mouton dont rien ne trouble le repos,  
Comment peux-tu sans résistance  
Te laisser tondre ainsi la laine sur le dos ?  
Te dépouiller de ta substance ?

— Je suis là de bon cœur : c'est mieux que de sang-froid  
Il est doux de servir, et je gagne à ma peine ;



Mon maître se fera des habits de ma laine ;  
Je n'aurai pas trop chaud ; il n'aura pas trop froid. »

Dieu nous commande l'assistance ;  
Et quand d'un cœur joyeux on s'est abandonné,  
On gagne encor parfois de la reconnaissance,  
Et cela vaut deux fois tout ce qu'on a donné.



## XXI

## LES DEUX CHEVAUX

## ET LE CHIEN

Deux chevaux de labour, après un rude effort,  
Revenaient à la ferme. Allongé sur la pierre,  
Médor, en les voyant, entr'ouvre sa paupière,  
Frémit, lève la queue, aboie et se rendort.

« Est-il heureux ! semblait dire un cheval à l'autre ;  
Pendre sa langue au frais et dormir dans la cour,  
D'un œil, dit-on, la nuit, mais des deux yeux le jour,  
C'est le sort de ce chien : peiner, voilà le nôtre !

— C'est vrai, fit le second, penchant un front soumis :  
On aurait pu rêver meilleure destinée ;  
Mais nous portons à deux le poids de la journée,  
Nous souffrons côte à côte et nous sommes amis !

Ton œil humide et doux par moments me regarde  
Et mon flanc déchiré tressaille près du tien :  
Le joug en est moins dur. Il dort, il mange bien,  
Mais il n'a point d'ami, ce pauvre chien de garde.

L'isolement sur lui pèse comme un linceul.  
Regarde-le bâiller, tant son bien-être est fade ;  
C'est l'ennui qui l'endort. Crois-moi, mon camarade,

Souffrir à deux vaut mieux que d'être heureux tout seul ! »

XXII

LA MOUCHE, L'ABEILLE

ET L'ARAIGNÉE

Admirez le talent dont on fait bon usage ;  
Lui seul mérite un noble hommage.  
Ne comparez jamais par un niais penchant,  
A l'énergie honnête et dont l'œuvre est sublime

La force active du méchant  
Qu'il emploie à bâtir le crime.

Une mouche, n'ayant rien à faire, musait  
Des travaux de l'abeille à ceux de l'araignée,  
Et, volant de la ruche à la toile, disait :  
« L'œuvre de dame Abeille est à coup sûr soignée,  
La cellule est bien faite et le miel excellent ;

Mais à comparer le talent,  
Avec quel art étrange et quelle patience  
L'Araignée ( et notez que d'elle on ne dit rien )  
Trame seule son œuvre et l'achève en silence ?  
Admire-t-on assez ce voile aérien ?  
L'abeille use des fleurs : c'est un secours extrême ;

L'autre tire tout d'elle-même.  
Et puis quel beau travail ! C'est fait comme au compas.  
Voyez-la conduisant son fil certain, solide,  
Si léger cependant, si menu, si fluide,  
Qu'à peine on peut le voir si l'on n'approche pas ! »

Or, comme elle approchait de la toile perverse  
Et tandis qu'elle pérerait,

L'araignée assassin la jette à la renverse  
Et la pend justement aux fils qu'elle admirait.

Ce qu'elle aurait dû voir, c'est le miel dans la ruche ;  
Et dans la toile, c'est l'embûche.







XXIII

LA FOURMI PHILOSOPHE

« On affirme que rien dans toute la nature  
N'est créé sans raison et sans utilité.  
Or, je comprends très-bien (c'est notre nourriture)  
L'air, les arbres, les eaux, fleurs de mai, fruits d'été,

La pluie et le soleil qui leur viennent en aide.  
Je m'explique les grands et petits animaux,  
J'y trouve un peu de bien, quoique mêlé de maux.  
Le ver même a son but. L'araignée est fort laide  
Et sa méchanceté ne lui fait point d'amis ;  
Encore est-elle bonne aux larves des fourmis.

Mais, disait la fourmi, de quoi nous sert en somme,  
Je voudrais le savoir, sans faire l'esprit fort,  
Ce nuisible animal que l'on appelle l'homme,  
Féroce, ravageur, semant partout la mort,  
Redoutable fléau de toute fourmilière  
Et se multipliant de façon singulière ?  
La providence ici me paraît en défaut. »  
Une puce dit : « Non, l'homme a du bon... qu'on suce.  
Il a sa raison d'être : il est fait pour la puce. »

Vers de terre, parlez moins haut !  
Toute chose en ce monde a son but et sa cause ;  
Mais pour découvrir le pourquoi,  
Il ne faut pas d'abord tout rapporter à soi.  
Puis Dieu cache plus d'une chose

Que vous ne pouvez pas savoir, même à demi,  
Avec tout votre esprit, enfants, homme et fourmi !





XXIV

LA NATURE DE DIEU

« Dieu, ce n'est pas un corps, enfant, c'est un esprit.

Il enveloppe tout : rien ne le circonscrit.

Dieu n'a ni bras, ni pieds, ni jambes, ni visage.

— Il a bien une bouche, au moins ?

— Pas davantage !

— Comment est sa couleur ?

— Il n'est ni blanc ni noir ;  
Il n'a rien que l'on puisse ou mesurer ou voir ,  
Rien de l'homme en un mot.

— Alors, c'est une femme ?  
— Eh ! non ; c'est un esprit, te dis-je, une pure âme.  
Comprends-tu maintenant ?

— Ah oui, je comprends bien :  
Le bon Dieu, ce n'est rien ! »

Naïfs bégayements de la sagesse humaine !  
Tu comprendras plus tard, philosophe à l'œil bleu !  
Un peu philosopher nous éloigne de Dieu.  
Beaucoup nous y ramène !



XXV

## FLEUR DE MURAILLE

« Petite sœur, là-haut, qui grimpes et qui brilles  
A l'étroite fenêtre entre deux noirs barreaux,  
Quitte ces murs épais tout hérissés de grilles,  
Viens donc rire avec nous ! les sentiers sont si beaux ! »

Ainsi disaient les fleurs jouant sur la pelouse.  
Celle qui fleurissait à l'ombre répondit :



« Riez sous le ciel bleu : je n'en suis point jalouse,  
Je plonge en un ciel noir qui par moi respandit.

Heureuses au milieu des heureux de la terre,  
Enchantez-les, mes sœurs, sous le clair horizon !  
Laissez-moi la fenêtre humide et solitaire,  
J'embaume un malheureux : je suis fleur de prison. »



XXVI

## FRAGILITÉ

« Duvet doux, léger, blanc, ô pur flocon de neige !  
— Je suis pur en sortant de l'azur éternel ;  
Mais je vais me ternir : la terre sacrilège  
Corrompt tout ce qui vient du ciel.

- Salut, ô fleurs des champs dans la fraîche verdure,  
Étoiles qui riez tout le long du chemin !
- Salut, fragile enfant, salut jusqu'à demain...  
Sur la terre, hélas, rien ne dure ! »



XXVII

## AU CLAIR DES ÉTOILES

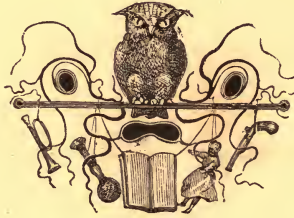
« Quels beaux astres la Nuit a brodés sur ses voiles !  
Que j'aime sur nos fronts à les voir rayonner !  
— Ne les regarde pas si longtemps, ces étoiles,  
Car je ne pourrais pas, mon cœur, te les donner.

— Que leur lumière est tendre ! Et, comme c'est étrange !

Ces yeux d'or palpitants semblent nous appeler.

— Ne les regarde pas si longtemps, ô mon ange !

· Vers le ciel, ton pays, tu pourrais t'envoler ! »



XXXVIII

LA PETITE CHAISE<sup>1</sup>

Ils avaient perdu leur enfant.  
Je fus les voir : du pauvre père  
Je serrai la main en pleurant,  
Sans oser regarder la mère.

1. Nous avons cru pouvoir détacher du premier recueil poétique de l'auteur : *Au Printemps de la vie*, cette pièce et celle qui suit. Elles nous semblaient avoir leur place marquée dans le présent livre. Il y a une scène douloureuse dans toute comédie, même dans la comédie enfantine.

(Note de l'éditeur.)

Et lorsque je pus lui parler,  
Tandis qu'il cachait son visage :  
« Je ne viens pas vous consoler.  
Mais reprenez un peu courage;

Vers Dieu l'ange a pris son essor.  
— Oui, me dit-il ; mais, triste chose !  
Notre ange, avant-hier encor,  
Jouait, souriait, était rose ;

Et maintenant ! fit-il plus bas,  
Il est froid sous la terre humide...  
L'herbe pousse déjà là-bas...  
Et la petite chaise est vide ! »





XXIX

LA VISION D'UNE MÈRE

« Hélas! si tu n'es pas vaine cendre et poussière,  
O mon René, mon fils dans la tombe étendu,  
Si tu vis quelque part, âme, corps ou lumière,  
Uu seul instant soi-moi rendu!

Depuis le jour fatal qui trompa ma tendresse,  
Enfant mystérieux, mon trésor, mon seul bien !  
Ce sont des souvenirs que sur mon cœur je presse.  
    Envolé! disparu! plus rien!

Et l'on dit cependant, trop cruelle chimère!  
Que les esprits des morts aux vivants ont parlé.  
Apparais donc brillant aux regards de ta mère!  
    Parle-lui, pauvre ange envolé!

O Dieu puissant! cette ombre enveloppée et blanche,  
Blanche comme le lis qui me fut moissonné,  
Elle me tend les bras, son cou vers moi se penche :  
    — Mère c'est moi; c'est ton René.

— René! me trompes-tu? Mais non, c'est bien lui-même.  
Voilà l'enfant béni que Dieu m'avait donné.  
O mon fils, m'aimes-tu toujours comme je t'aime?  
    — Mère, c'est moi; je suis René.

— Oui, René, ce mot-là dit tout : ombre chérie,  
Tu vis donc? le cercueil ne t'a pas dévoré?  
La terre cependant de tes os s'est nourrie,  
O mon fils, et j'ai bien pleuré!

— Ma mère, la tombe est féconde,  
Et son sein est tout maternel :  
Fermés du côté de ce monde,  
Tous les tombeaux s'ouvrent au ciel!

Lorsque tu vis blêmir ma lèvre,  
Et mes petits membres grandis,  
Tu me crus saisi par la fièvre :  
J'avais le mal du paradis.

Des bienheureux la sainte aurore  
Avait brillé sur mon front pur,  
Et le fruit qui venait d'éclorre  
Pour le ciel était déjà mûr.

Cette soif immense d'apprendre  
Dont mon cœur était enflammé,  
Et cette ardeur à tout comprendre  
Qui sur terre m'a consumé,

Près de Dieu je les désaltère,  
J'épelle en ses bras couramment,  
Comme les livres de mon père,  
Les étoiles du firmament.

De la nature tout entière  
Le mystère m'est raconté,  
Et je nage dans la lumière  
Tout abreuvé de vérité.

Je fais maintenant les voyages  
Tant désirés quand je vivais,  
Et je cours sur les grandes plages,  
Tu sais, mère, que je rêvais !

Mondes et soleils que Dieu sème  
Dans les espaces, je les vois.  
Je suis bienheureux et je t'aime,  
Je t'aime encor plus qu'autrefois.

Pourtant tu pleures, ô ma mère !  
As-tu plus d'amour que de foi ?  
Tu me rappelles sur la terre,  
N'es-tu pas là-haut avec moi ?

Sommes-nous pas heureux ensemble ?  
Je vois toujours à mes côtés  
Une sainte qui te ressemble.  
Mère, nous sommes-nous quittés ?

Pour que mon âme détachée  
Montât sans regret dans les cieux,  
Près de moi, quand je t'ai cherchée,  
Est-ce un ange qui prit tes yeux ?... »

Ainsi parlait l'enfant évoqué par sa mère,  
L'enfant qu'elle perdit au matin de ses jours.  
La pauvre femme en deuil écoutait l'ombre chère,  
Et, tout en l'écoutant, elle pleurait toujours

Hélas ! la vision, fruit des douleurs profondes,  
A disparu bientôt à son regard trompé ;  
Elle n'a rien gardé que quelques mèches blondes,  
Duvet tombé du nid que la foudre a frappé.









xxx

## LA CHANSON DU COQUILLAGE

*Hou, hou, ho!... Hou, hou, ho!... ho! ho!*

« Quel bruit tu fais, ô coquillage?

De l'Océan es-tu l'écho?

— *Hou, hou, ho!* Je viens de voyage.

*Hou, ho!* J'arrive de la mer

Trois fois grande comme la terre.

*Hou ho!* J'ai bu le flot amer  
De l'Océan plein de mystère.

J'ai vu de beaux, d'affreux secrets.  
Oh! quel torrent de créatures  
Dans ces torrents! Dans ces forêts,  
Quelle forêt de sépultures!

J'ai vu, terreur des matelots,  
Les monstres dont la mer est pleine;  
Les requins et les cachalots  
Et la gigantesque baleine;

Et les innombrables petits,  
Atomes qu'un souffle évapore,  
Sitôt nés, sitôt engloutis  
Par un plus grand qui les dévore;

Et les poissons à boucliers,  
Les durs crabes, les perles jaunes,

Et les arbustes singuliers ;  
Les Iris, les grandes Gorgones ;

L'arbre-pierre, et l'animal-fleur,  
La Méduse, une fleur pâlie  
Que traîne le flot en fureur  
Par les cheveux, comme Ophélie.

Et tout cela, comme un jouet,  
Roule dans cet immense abîme ;  
Et sur tout ce monde muet  
On n'entend qu'une voix sublime :

*Hou, ho !* la voix de l'Océan  
Qui parle à Dieu pour tous ensemble.  
Parfois c'est avec l'ouragan  
Qu'il parle : alors le monde tremble.

Alors sur le flot trouble et noir  
On voit pencher les blanches voiles,

Et des mères au désespoir  
Pleurer sous le ciel sans étoiles!

Et si le ciel ne le défend,  
Le pauvre vaisseau fait naufrage...  
Tu recules, petit enfant?  
Va, ne crains rien sur le rivage!

Écoute un mot, un talisman  
Par qui, toi petit, ô merveille!  
Tu peux braver là l'Océan.  
Je vais te le dire à l'oreille :

« Jusqu'ici, mer, et pas plus loin !  
« Voici la borne infranchissable. »  
Dieu de ce mot seul eut besoin  
Pour lui faire baiser le sable.

*Hou, hou, ho ! Hou, hou, ho ! Ho ! ho !... »*

---

XXXI

LA FLEUR DE L'ABIME

« Où vas-tu le front las et le pied déchiré,  
Jeune fille? Je suis la fleur enchanteresse,  
La fleur belle à cueillir, la fleur de la jeunesse.  
Cache-moi dans ton sein : j'y verserai l'ivresse;  
Tu souffres : je t'endormirai.



— Non, je mourrais : tu crois au bord d'un précipice.  
Malheur à qui s'incline aux biens que tu promets !  
Je vais là-haut cueillir sur les âpres sommets,  
Dans la neige, une fleur qui ne sèche jamais ! »  
Dit la vierge, en fuyant le Vice.





XXXII

## QUATORZE ANS

A nous, pour qui la vie est sombre ou sérieuse,  
Dis-nous ce qui t'enchanté, ô fillette rieuse,  
Et fait d'un tel éclat briller tes yeux luisants.  
Sans nul souci du temps et des rides qu'il creuse,  
O joie adolescente, ô jeune grâce heureuse,  
Dis-nous quel grand bonheur rit à tes quatorze ans,

Et quel charme aujourd'hui redouble ton ivresse ;  
Et pourquoi l'on te voit, le cœur plein d'allégresse,  
Courir, chanter, danser à travers la maison,  
Sauter sur ta grand'mère et la trouver jolie,  
Rire et battre des mains ; dis, quelle est ta folie ?  
Quel est le vin nouveau qui trouble ta raison ?

Qu'est-il donc arrivé ? quel ange tutélaire,  
Fait ton rire si frais et ta chanson si claire ?  
Pour rouvrir si gaîment tes grands yeux au soleil,  
Lorsque tu les fermais ces beaux yeux, ô fillette,  
Sur ton oreiller blanc, dans ton humble chambrette,  
Dis, quel rêve a passé dans ton chaste sommeil ?

Je le connais, ton songe ; ou palais, ou chaumière,  
C'étaient, n'est-il pas vrai ? des lieux pleins de lumière,  
Un ciel bleu, des oiseaux, des parfums, des couleurs ?  
Et la vie était belle en ce pays magique,  
Et tu t'y promenais au son de la musique,  
Et des princes charmants t'y présentaient des fleurs ?

Un rêve! En faut-il plus à cette jeune tête?  
Mais non : l'événement qui met son cœur en fête  
Est vraiment arrivé. Son bonheur est certain.  
Regardez ; ce n'est pas un songe, une chimère :  
Sur le petit rosier que lui donna sa mère,  
Le plus joli bouton a fleuri ce matin!





XXXIII

LA COMÉDIE ENFANTINE

AU CIEL

Saint Pierre conduisait une âme dans le ciel.  
De petits innocents moissonnés avant l'âge,  
Comme il entrait, jouaient au seuil sur un nuage.  
Saint Pierre dit : « J'apporte une âme à l'Éternel,

Une Vertu qu'il va couronner de lumière ;  
Dans le monde des pleurs elle a bien combattu. »  
Et levant leurs beaux yeux émerveillés sur Pierre  
Les innocents disaient : « Qu'est-ce que la Vertu ? »



XXXIV

IL DORT

D'APRÈS UNE MÉLODIE ESPAGNOLE

Saints anges, qui dans les palmes  
Planez, souriants et calmes,  
Au paradis triomphant,  
Apaisez ce vent d'orage,



Retenez bien le feuillage !

Il dort, mon petit enfant.

L'horrible vent se déchaîne,

Il fait frémir le grand chêne,

Bruire le sable étouffant.

Apaisez ce vent d'orage,

Retenez bien le feuillage !

Il dort, mon petit enfant.

Mon divin enfant sur terre

Souffrira tant de misère !

Qu'il dorme en paix un instant.

Apaisez ce vent d'orage,

Retenez bien le feuillage !

Il dort, mon petit enfant.

Mais la tempête redouble

Et son doux sommeil se trouble !

Hélas ! rien ne le défend.  
Saints anges, calmez l'orage  
Retenez bien le feuillage,  
Il dort, mon petit enfant !







	Pages.
PRÉFACE PAR P. J. STAHL. . . . .	1
A MES ENFANTS. . . . .	9
MAMAN, QU'EST-CE DONC QUE DES-FABLES? . . . . .	11

## PREMIÈRE PARTIE

### LIVRE PREMIER

LE MIROIR. . . . .	17
ÊTRE ET PARAÎTRE. . . . .	19
NE LIS PAS TON JOURNAL. . . . .	21
L'AMUSEMENT MALHONNÊTE. . . . .	23
REGARDE-MOI. . . . .	25
LE COUCOU. . . . .	27

	Pages
J'AI PENSÉ A TOI . . . . .	29
LE COURAGE. . . . .	31
LE DIAMANT. . . . .	33
LE FRONT. . . . .	35
DIEU VOIT TOUT. . . . .	37
DIEU FAIT TOUT. . . . .	39
L'ANGE GARDIEN. . . . .	43
LE GOURMAND. . . . .	45
LES LUNETTES. . . . .	55
LA MÉDECINE. . . . .	57
LE POULET ET LE RENARD. . . . .	61
LE RAISIN GATÉ. . . . .	65
LA BONNE COMPAGNIE. . . . .	67
LES DEUX PARTS. . . . .	69
COMMENT ON JOUE AVEC LES FLEURS . . . . .	71
LA LECTURE DANS LES ÉTOILES. . . . .	73
LE CHARME. . . . .	75
LA PRIÈRE ET L'AUMÔNE. . . . .	79
UN GATEAU BIEN PLACÉ. . . . .	81
LA MAUVAISE HONTE. . . . .	85
LE CRAPAUD. . . . .	87
L'AGNEAU ET LE LOUP. . . . .	89
LA FOURMI ET LA CIGALE. . . . .	91
L'ÉCOLIER ET LE VER A SOIE . . . . .	93
LE PAPILLON. . . . .	95
L'OMELETTE SOUFFLÉE. . . . .	97
LE PATER. . . . .	103
LE MARMOT A L'ÉGLISE. . . . .	105
LE SYCOPHANTE. . . . .	107
DUO DU JOUR DE L'AN DE DEUX PETITS ENFANTS . . . . .	109

## LIVRE SECOND

	Pages.
C'EST A MOL. . . . .	117
LE DÉMENTI. . . . .	119
DEVENIR GRAND. . . . .	121
LE TUTEUR. . . . .	125
LE PAON. . . . .	127
LES ÉPIS VIDES. . . . .	129
LA POULE HUPPÉE. . . . .	131
LA CAILLE ET LA FAUVETTE. . . . .	133
LE SOUHAIT DE LA VIOLETTE. . . . .	135
LE LIÈVRE. . . . .	137
LA ROSE JAUNE. . . . .	139
LE CRAPAUD ET LE VER LUISANT. . . . .	141
LE SERPENT. . . . .	143
L'ENFANT ET LA MOUCHE. . . . .	147
L'ABEILLE ET L'ENFANT. . . . .	149
LA VENGEANCE. . . . .	151
LA BREBIS. . . . .	153
UN MENSONGE CHARMANT. . . . .	155
LES ACTIONS DE GRACES DU MALHEUREUX. . . . .	157
LES COMPLIMENTS. . . . .	159
LES AMITIÉS DU CHEAT. . . . .	161
ATTENDS-MOI. . . . .	165
L'OISEAU MORT. . . . .	167
LA LAMPE DU JARDIN. . . . .	169
LE FILS INGRAT. . . . .	171
LE CHEVAL ET LE CHIEN. . . . .	175
L'ÂME DES HOMMES. . . . .	177

	Pages.
LES FLEURS D'UN JOUR ET L'IMMORTELE. . . . .	179
UNE VOIX DE LA TERRE. . . . .	183
LE CŒUR D'UNE MÈRE. . . . .	185
LE VOYAGE AU CIEL. . . . .	189
LA PRIÈRE DU SOIR. . . . .	191

## DEUXIÈME PARTIE

L'ENFANT, PROLOGUE AUX MÈRES. . . . .	197
A MARIE. . . . .	201

### LIVRE PREMIER

LA GRAND'MÈRE. . . . .	207
L'AGE DU PÈRE. . . . .	209
CINQ ANS. . . . .	211
LES INGRATS. . . . .	213
LA POMME. . . . .	215
L'ÉCHEVEAU DE FIL. . . . .	219
UNE DENT PERDUE. . . . .	225
PLUS! . . . . .	227
LES QUESTIONS. . . . .	229
LE RÈGNE D'ALIX. . . . .	231
MONSEIGNEUR. . . . .	233
LE BIEN. . . . .	235
L'ADMIRATION. . . . .	337
LA COLOMBE. . . . .	239



## TABLE.

395

	Pages.
LE PETIT CHAT. . . . .	241
POURQUOI ? . . . . .	243
LA POUPÉE OUVERTE. . . . .	247
L'ENFANT QUI OUVRE LES FLEURS. . . . .	249
LES PENSUMS. . . . .	251
LES PREMIÈRES BOTTES. . . . .	253
LE PETIT ARCHITECTE. . . . .	257
LA DISTRIBUTION DES PRIX. . . . .	259
CATÉCHISME. . . . .	263
QUI A FAIT LE MONDE ? . . . . .	265
MA MÈRE. . . . .	267
LE PETIT CHIEN. . . . .	273
UN COUP DE POING AGRÉABLE. . . . .	275
L'OURSE. . . . .	277
L'HIVER. . . . .	279
LES ÉTOILES. . . . .	283
LA RONDE ENFANTINE. . . . .	285

## LIVRE SECOND

LE CRICRI. . . . .	295
LA PETITE MÈRE. . . . .	297
PLUIE ET SOLEIL. . . . .	301
LE RELAIS. . . . .	303
LE GÉNÉRAL. . . . .	305
DES TROIS QUESTIONS. . . . .	307
L'AMOUR DE MAURICE . . . . .	311
L'AMOUR SUPRÊME. . . . .	313
N'ERGOTEZ PAS. . . . .	315

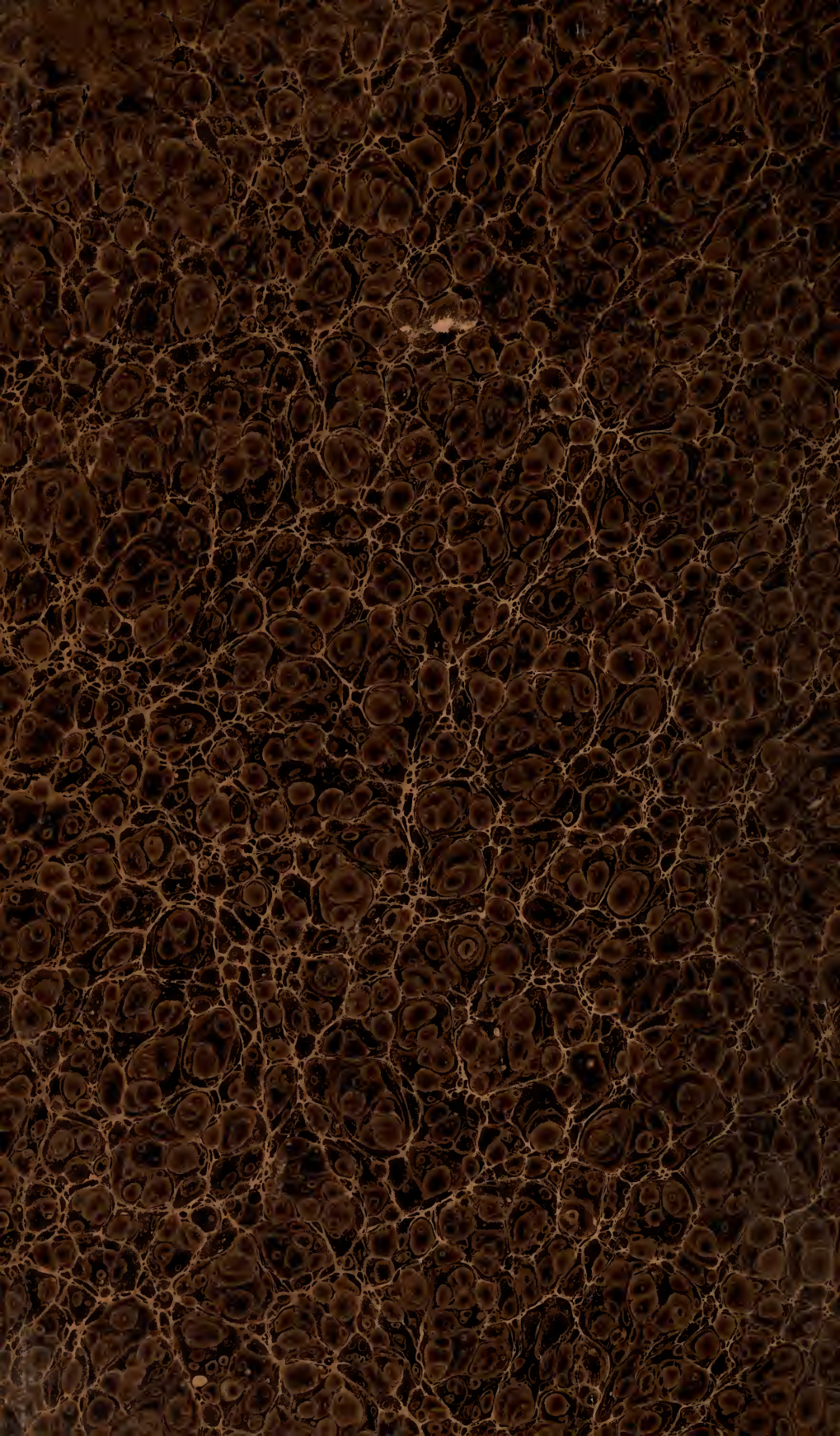
	Pages
ON SE TRAHIT SOUVENT SOI-MÊME. . . . .	317
L'EAU QUI DORT. . . . .	321
LE CHIEN D'ALEXANDRE. . . . .	323
LE COCHER-MOUCHE. . . . .	325
LES AMPHIBIES. . . . .	327
LE PIÈGE. . . . .	329
DIEU INVISIBLE. . . . .	333
THÉOLOGIE ENFANTINE. . . . .	335
UNE INCONVENANCE. . . . .	339
LE BEAU CHEMIN. . . . .	341
LE MOUTON. . . . .	345
LES DEUX CHEVAUX ET LE CHIEN. . . . .	347
LA MOUCHE, L'ABEILLE ET L'ARAIGNÉE. . . . .	349
LA FOURMI PHILOSOPHE. . . . .	353
LA NATURE DE DIEU. . . . .	357
FLEUR DE MURAILLE. . . . .	359
FRAGILITÉ. . . . .	361
AU CLAIR DES ÉTOILES. . . . .	363
LA PETITE CHAISE. . . . .	365
LA VISION D'UNE MÈRE. . . . .	367
LA CHANSON DU COQUILLAGE. . . . .	375
LA FLEUR DE L'ABÎME. . . . .	379
QUATORZE ANS. . . . .	381
LA COMÉDIE ENFANTINE AU CIEL. . . . .	385
IL DORT. . . . .	387













PQ  
2385  
R45C6

Ratisbonne, Louis Gustave  
Fortuné  
La comédie enfantine

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---



